This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

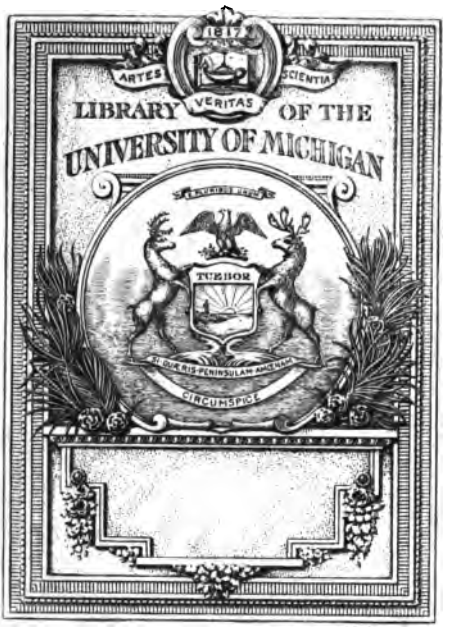
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.3
M262

B 975,530


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

840.3
M262

0.3
1262

DICTIONAIRE

DES

RACINES CELTIQUES

PAR

PIERRE MALVEZIN

DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ FILOLOGIQUE FRANÇAISE

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ FILOLOGIQUE FRANÇAISE

BOULEVARD SAINT GERMAIN, 155

1903

R9

DICTIONAIRE

DES

RACINES CELTIQUES

tremere », alors que la forme du mot fait obstacle et que l'ancien français *criemre* pour *cridemre* indique la racine celtique *crit;*

Que *engrener,* faire entrer les dents d'une roue dans celles d'une autre roue, « vient de *grain* », alors qu'il n'est aucunement question de grain dans une roue à dents ou dans un engrenage, et que la signification indique très clairement le régulier *encrener* (venu de *cren,* ancienne forme de *cran*), qui condamne toute confusion avec *engrener,* garnir de grain.

Et un grand nombre d'autres dérivations aussi ridicules.

Ils pourront soutenir ce qu'ils voudront, mais cela ne justifiera jamais leur système.

Je signale donc ici, en les classant par racines, les mots qui me paraissent être d'origine gauloise, celtique; mais sans partialité, car je laisse aus langues étrangères ce qui leur est dû. Et j'espère que mon travail fera reconnaître, par les savants impartiaus et patriotes, la part importante qui revient à la langue de nos pères dans la formation du français.

Pierre MALVEZIN.

J'ai déjà publié, en 1894 et années suivantes, un certain nombre de mes étymologies; mais le manque de subventions m'a empêché de continuer l'édition de cette époque, commencée, par naïf espoir, en grand format, et je prie les amis souscripteurs de m'excuser de l'interruption.

DICTIONAIRE

DES RACINES CELTIQUES [1]

AB, eau. Pour un précédent *ap,* qui se retrouve dans le sanscrit. D'où : **abos,* même signification de eau, devenu « ab » en irlandais; et *abona*, rivière, devenu « avon » en breton, « afon » en gallois, etc. Voyez la variante *av* ou *au,* qui nous a doné, par un **aua,* forme féminine d'un **auos :* « aue », etc.

AC [1]**,** ficher. Pour *pac,* avec chute ordinaire du *p* initial en celtique, racine qui se trouve dans le latin « palus », pour « paclus », dit on, ou, à mon avis, pour « pagelus » (2), dans le verbe nasalisé « pangere », le grec πήγνυμι, etc. D'où **alos* pour **palos*, avec la même contraction que dans le latin « palus », et dont un dérivé neutre, **alencon,* nous a doné **alingue,** pieus fichés en terre pour délimiter des terrains, et pieus fichés dans une rivière pour barrer le bois flotant, mot déclaré d'origine inconnue et qui correspond à l'oc « palenc », de la forme centrale et méridionale *pac*, qui a

(1) Pour celles qui ne figurent pas ici, voyez au Complément.
(2) Prononcez le *g* toujours dur.

produit aussi le bas latin « planca », pour « palenca », aujourd'hui en français « planche ». Nous avons aussi, de même racine, **aluchon**, dent d'engrenage implantée sur une roue. proprement petite chose fichée, mot également déclaré d'origine inconnue.

AC[2], pointe. D'où : *acaunos*, pour **acounos* et **acunos*. piquant (1), équivalant au latin « acutus » (confrontez, pour la forme, le grec ἀκόνη, pierre à aiguiser) ; **acinos* (2), bourgeon. resté dans le breton « égin », pour « ékin » et « akin » ; **acros*, dur, rude, resté dans le breton « akr », hideus (en ancien breton, au pluriel, « ar-ocrion », atroces) ; **acsi-s*, dans *acsiacbiti*, d'une inscription du Vieil Evreux, traduit par : taillé avec un instrument tranchant. La même racine est dans le sanscrit et autres langues. Par extension du sens de piquant à celui de vif, le celtique avait aussi : **acos*, égal au latin « acer », au grec ὠκύς ; et, en composition : **diacos*, lent, paresseus. proprement qui n'est pas vif, mot resté dans le breton « diek » pour « diac », le cornique « dioc », etc. Nous avons, en français, un certain nombre de mots empruntés au latin. et d'autres, plus nouveaus, empruntés au grec, mais, à mon avis, il doit nous rester, du celtique : **aque**, avec ses autres formes « ache » et « aiche », ver de terre long, pointu et en même temps vif, de **aca*, féminin de **acos*, et non du latin « esca », nourriture, doné par Darmesteter et Thomas (3), car ce ne peut aucunement être l'emploi par les pêcheurs, relativement très rares, du ver de terre come amorse qui a pu doner le nom, ce nom étant celui dont se servent les habi-

(1) Pour plus amples renseignements sur les mots gaulois, voir les ouvrages de H. d'Arbois de Jubainville, de Georges Dottin, de E. Ernault, de A. Holder, de V. Henry et autres auteurs celtistes ; pour le sanscrit, voir A. Barth, Eᵉ Burnouf, et, pour le latin, Bréal et Bailly.

(2) Le *c*, come le *g*, se prononce toujours dur.

(3) Je dis Darmesteter et Thomas et non Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, parce que la partie étymologique du Dictionaire de ces auteurs est l'œuvre des deus derniers seulement. Par abréviation, je dirai même, à l'avenir : Darmesteter.

tants des campagnes, les ouvriers des champs (dans l'Ouest, on dit « achée », d'un précédent **acata*); avec le verbe dérivé **aquer** ou « acher », garnir un hameçon, par extension amorser un filet; et **acinier,** l'un des noms vulgaires de l'aubépine, indiquant un précédent **acinarios,* de **acina,* épine.

AC[3]**,** tourner. D'où : **acsis,* équivalent du latin « axis », de l'alemand « achse », du grec ἄξων, etc., et un dérivé **acsilos* ou **acsilon,* qui se retrouve dans le gaélique « aisil », pour « aichsil » et « acsil », etc., avec un équivalent **acsellos* ou **acsellon* dans notre mot **aissel** ou « aissieu », cette dernière forme devenue « essieu » (pour l'*u* de cette forme, confrontez « cheveu » pour « chevel », dont l'*l* reparaît dans « chevelure »), mot absolument celtique, quoi qu'en dise Darmesteter. Même racine dans le latin « axilla », devenu en français « aisselle », dans le sanscrit « axa », roue, « axi », œil (à cause de sa rotation), dans l'irlandais « ais », char, le grec ἅμ-αξα, char, dans le nom gaulois Agsatus, d'une inscription de Reims, etc.

AG, pousser; par extension, combatre. D'où **agu,* combat; le composé **agonertos,* combat vif, qui se retrouve dans l'ancien irlandais « aignert »; et des noms propres, dans les inscriptions : Agomarus pour Agomaros, grand combatant, etc. Même racine dans le sanscrit « ag », le latin « agere », le grec ἄγειν, pousser, agir, ἀγών, combat. Il nous reste, en français, la seconde partie de quelques mots, tels que **ambassade**, dérivé de *ambactiata*, de **ambactia.* Voyez *amb.*

AL, orner. D'où : *alauda,* cité par Pline et autres auteurs come étant gaulois, et resté dans notre mot **aloue,** son diminutif **alouette,** etc. En sanscrit « al », orner, « alaka », parure de la tête (confrontez, pour le sens, le nom latin de

l'oiseau en question, « galerita », proprement la petite hupée, la petite coifée, et l'un des noms bretons du même oiseau. « kabellec », dérivé de « kabel » pour « kapel », coifure). La finale *auda*, qui est pour *auoda* ou *avoda*, est la même dans « bagauda », « bascauda », etc. Je vois la même racine dans le breton « algen », barbe de la coife, au sens de chose qui orne, qui garnit. Il peut même se faire que le « al » de « alc'houeder », alouette, ait la même origine.

AMB, des deus côtés, autour. D'où *ambi,* dans « ambactos » pour « ambiactos », latinisé en « ambactus » par César, et dont la signification était : serviteur direct d'un chef. Le gaulois « ambi », égal au latin « ambo » et au grec ἀμφί, se trouve aussi dans des noms de peuples et des noms d'homes et de lieus : Ambiani, les habitants d'Amiens et de l'Amiénois (pour Ambiens et Ambiénois); Ambiorix, etc. Il se conserve : dans l'oc « amb » et « ambe », au sens de avec; dans le berrichon « anve », même sens, dans le breton « amzer » pour « ambzer », temps, saison, à cause du retour périodique, etc. La même racine, mais réduite à « am », dans l'osque « amnud » d'une inscription, traduit par « anno », et dans le latin en question, « annus » pour « amnus », dont l'*m* s'est conservé dans « solemnis » pour « solamnis », composé avec « solus ». Il nous reste, en français, de « ambi » : la première partie de **ambassade.**

AN, respirer. D'où : **analu,* dénoté par l'impératif *anala*, d'une inscription de Poitiers; **anatla,* soufle (Henry), qui se retrouve dans l'irlandais et le cornique « anal », le gallois « anadl », et, avec transposition, dans le breton « alan », autrefois « alazn » pour un précédent « anazl », et dans le français **aleine,** écrit sans *h* jusqu'au quinzième siècle, époque où les latinisants commencèrent à altérer notre écriture (en oc « alen », au masculin, indiquant une forme **anetlos, *anatlos*). Darmesteter, copiant les devanciers, tire *aleine*

de « halare », sous l'influence de « anhelare » (composé avec le préfixe *an*, égal au grec ἀνά). La même racine *an* est dans le sanscrit de même grafie, dans le latin « animus » et « anima », le grec ἄνεμος, etc.

AND, auprès, autour, contre, sur, vers. D'où : *ande,* dans un certain nombre de noms : Andecamulos, qui est au dieu Camulos, etc., et, avec un sens augmentatif, un sens de circonférence plus grande, dans Andebrogius pour Andebrogios, traduit, par d'Arbois de Jubainville, en : habitant du grand pays, etc. (en ancien latin « endo », resté dans « endovolare », voler sur, se précipiter sur, etc.); **andu,* devenu **ander**, agir autour, faire des pas, marcher, réduit aujourd'hui, dans le picard, etc., au sens de mesurer par pas (on ande un champ pour savoir combien il a de pas de longueur), avec son fréquentatif **andeler,** contracté en *andler, *anler, et altéré en « aller » (en italien « andare », en espagnol « andar », en oc « anar », pour « annar » et « andar », de la même origine), marcher vite, en avant, sur, vers, mot que l'on a dérivé du latin « ambulare » et autres impossibilités (pour la contraction qui existe dans l'oc « anar », confrontez « anareviseos », d'une inscription, pour *annareviseos et *andareviseos, selon Holder (1). Dans Godefroy, on voit une ancienne forme française « aner », avec la même réduction que dans l'oc « anar » et dont le fréquentatif a dû être le même *anler que ci dessus. Nous avons aussi, en français : **andée,** enjambée, pas; **andain**, la quantité d'herbe que le faucheur coupe à chaque enjambée, à chaque pas; **andier,** altéré en « landier » par la réunion de l'article (en bas latin « ande-

(1) M. Bréal admet l'intermédiaire *anler, mais il maintient « ambulare ». Malgré l'autorité de ce savant, je maintiens, de mon côté, *andeler, qui découle naturellement de « ander », come « bosseler » de « bosser », « créneler » de « créner », etc., et je n'accorde à « ambulare » que « ambler » : un cheval est en train d'ambler, il marche l'amble. Au reste, nos pères n'auraient eu aucun besoin de recourir au latin pour former le fréquentatif d'un verbe qu'ils possédaient.

rium », en oc « anderi »), les pierres ou briques sur lesquelles la marmite est posée, et trépied en fer, inventé pour former le même soutien; plus, avec le même sens augmentatif que dans Andebrogios, la première partie de **andouille,** gros intestin, grosse douille (en terme de charcuterie, la douille est le canal qui conduit les aliments de la bouche à l'estomac), mot venu d'un précédent **andogilla* (1), de *an* pour *and* et de **dogilla,* diminutif de *doga,* conduit, et non d'un latin hypothétique *inductile, avancé par Darmesteter, lequel latin, d'ailleurs, ne serait jamais devenu populaire.

AR [1], eau. D'où : **arnos,* flot, égal au sanscrit « arnas » et devenu le nom d'un fleuve, aujourd'hui l'Arno; **arnia,* pluie, brume, dénoté par notre « argne » pour **arnie** (avec la même prononciation (la grafie « hargne » est tout à fait fautive (en picard un équivalent « arnue »), et son dérivé « argneus » pour **arnieus,** employé d'abord en parlant du temps : « temps argneus », et passé au sens de : qui est d'humeur insociable; et **arnavos,* orage, pluie torrentielle, resté dans le breton « arnev ».

AR [2], grain. D'où **arios,* resté dans notre mot **aire** et son diminutif **airel** ou « airelle », petit fruit rond, proprement grain, et, fautivement, la plante qui porte ce fruit et qui devrait se dire **airier** (confrontez *groseillier,* etc.). Je vois la même racine dans le vieil irlandais « airn » et le breton « irin », prunelle, baie de l'épine noire, c'est à dire grain, venus d'un dérivé **arinios.*

AR [3], labourer. D'où : **aru,* même signification, resté dans le gallois et équivalant au latin « arare », au grec ἀροειν, etc.; **arvon,* sillon, resté dans le breton « arv » et ayant à peu près la même forme que le latin « arvum »,

(1) Je répète que le *g* et le *c* se prononcent toujours durs.

champ cultivé; **arvarios,* resté dans l'oc « arbari » pour « arvari », outil aratoire (bêche ou autre); **arvion* et **arvarion,* dans l'ancien irlandais « arbe » et « arbar », aujourd'hui « arbhar », blé, etc. Nous avons, en français : **artigue,** terre défrichée, indiquant un **artica*, dans le bas latin « artiga » ; et la première partie de **arpent,** de *arepennis,* mesure agraire, cité come gaulois par Columelle et autres auteurs latins.

AS, adapter. D'où : **asu,* dont un dérivé **asillos* se retrouve dans le vieil irlandais « asil », le cornique « esel », le breton « ézel », membre, c'est à dire articulation et adaptation. En gallois « asiaw », joindre; en oc « asegar » pour « asicar », rajuster, remettre en état (les jointures d'un char, d'un outil aratoire, etc.), au figuré, rendre service à quelqu'un, satisfaire quelqu'un, verbe fréquentatif de « asiar », bas latin « asiare », français **aiser,** pour le précédent « aisier », avec le substantif verbal **aise,** condition convenable, possession de toutes les choses nécessaires, et l'adjectif **aise,** égal au participe **aisé** : « cela me rend aise », cela me satisfait. Le grec αἴσος, heureus, de αἶσα, sort, destin, part faite aus humains par le destin, ne peut, quoi qu'en disent certains auteurs, avoir formé notre mot *aise,* qui lui est tout à fait étranger. D'ailleurs, αἴσος n'est pas passé par le latin, et il n'a même pu exercer une influence. Quant à l'origine latine « asa » pour « ansa », poignée, avancée par d'autres auteurs, parmi lesquels Darmesteter, avec le sens de prise facile, elle est encore plus impossible (1).

AV, eau, variante de *ab.* D'où : **avos* et **auos,* égal à *abos*; et un certain nombre de noms propres : Avara, rivière,

(1) M. Thomas, revenu, me dit-on, de « asa », avance maintenant « adjacens », couché, placé près de; mais ce nouveau latin ne concorde pas le moins du monde avec le gallois « asiaw », joindre, l'oc « asegar », rajuster, l'irlandais « azil » et le breton « ézel », membre. D'ailleurs, le verbe « jacere » ayant produit « gésir » (pour *jesir), « adjacere » aurait produit « agésir » et non « aiser ».

aujourd'hui l'Èvre, avec son dérivé particulier **Avaricon**, latinisé en Avaricum, ancien nom de Bourges, ville **située** sur l'Èvre (il y a aussi, à Bourges, l'Auron, pour l'**Aueron** (Avaron), Avarion, l'Aveyron, etc. C'est, à mon avis, d'une forme féminine **ava* et **aua*, et non du latin « aqua », donpour origine (car ce latin n'a pu que se fondre dans **le** gaulois), que nous est venu : **ave** ou **aue,** varié en « ève » et « eue », et altéré aujourd'hui en « eau ». Nous avons **aussi** : « osier » pour **ausier,** arbrisseau qui croît sur le bord de l'eau, d'un **ausarios* pour **auesarios*, dénoté par *ausaria*, du neuvième siècle (mot que Darmesteter déclare d'origine inconnue, parce qu'il n'a trouvé aucun ressemblant dans le latin), avec son dérivé « oseraie » pour **auseraie,** du dit *ausaria*, etc. Pour « osier », je repousse οἶσος d'autres auteurs, ce grec n'étant pas passé par le latin et devant, plutôt. se relier à la racine « ud », même sens de eau, qui a doné le sanscrit « uda », le latin nasalisé « unda », et, avec aspiration fautive, le grec ὕδος, eau, ὕσειν, pleuvoir, ὕσις, pluie, etc. Quant à « oisi », « ouesi », du berrichon, il indique un précédent **ausios* pour **auesios,* de la même origine que *auesarios.*

B

BA [1], dire, parler. Identique au sanscrit « bha » du même sens, au latin « fa » de « fabula », fable, « fari », parler, au grec φα de φάτις, parole, φη de φημί, parler, etc. D'où **baros,* sage, dénoté, selon Holder, par l'irlandais « bar », proprement celui qui dit, qui prédit. Voyez la forme secondaire *bar,* dont un dérivé *bardos* nous a doné « barde ».

BA[2], être blanc, être lumineus. Identique au sanscrit « bha » du même sens, au latin « fa » de « facetus », élégant, passé à la signification de enjoué, plaisant, du grec φα de φανός, blanc, φάλιος, blanc tacheté de noir, etc. D'où, par un dérivé **balios*, blanc, presqu'égal de forme au grec φάλιος, avec

mêmes finales *li-os* : « baille » pour **balie** (avec la même prononciation), resté en nom d'home (Baille) et en nom de lieu (Puibaille, équivalant à Montclar, etc.), au diminutif « baillet » pour **baliet,** home dont les cheveus sont tachetés de blanc, et cheval ou bœuf dont le poil tire sur le blanc. Même origine pour le breton « bal », tache blanche au front des animaus. Un autre dérivé celtique, **banos*, du même sens de blanc et presque de même forme que φανός, se retrouve dans l'ancien irlandais « ban ».

BA[3], fraper. D'où : par *bata,* bâton, de *andobata,* sorte de gladiateur, **bate**, objet servant à fraper, et, par un verbe *batu* (en gallois « bathu », en gallo latin « batuere » (la grafie « battuere » est fautive), **batre**, etc. En breton « baz », bâton, « bazoulen », batant de cloche ; en oc « batal », même sens de batant, « batanar », fouler (le drap), etc.

BAC [1] baigner, plonger. D'où : **baccon,* qui se retrouve dans le gaélique « bac », bateau, et dans notre mot **bac,** à la fois bateau et sorte de récipient (Darmesteter done, pour origine, un néerlandais « bak », auge, qui ne peut être qu'un frère, s'il n'est pas un emprunté), avec ses diminutifs **bacot** ou « bachot », petit bateau, **baquet,** petit récipient ; et une forme féminine **bacca*, dans notre **baque** ou « bache », creus où il reste de l'eau à la marée basse et en même temps récipient, avec son diminutif « baille », pour « baguille » et **baquille,** correspondant à « baquet » et indiquant un précédent **bagilla* pour **bacilla,* avec l'accent sur l'*a* radical (le breton de même signification, « bal », avec *l* mouillé, étymologie de l'auteur cité, paraît sorti du français, et, quant au latin présumé « bajula », de « bajulus », portefais, étymologie d'un autre auteur, il est impossible).

BAC [2], courber, plier. D'où : **bacca,* devenu **baca,* plus tard **baga*, dans **bague**, anneau de doigt et de chaîne,

ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

D'où : **baccos,* nourrisson, enfant, jeune home, dans le picard **bache** et « baiche », le breton et le gallois « bach » ; **bacellos,* dans notre diminutif **bachel** (en picard « baichet » et « baichot »), diminué lui même en **bachelet** et réduit au sens de garson d'honeur dans un mariage, avec son féminin **bachelette**, fille d'honeur, mots dont on n'a pas doné l'origine; et *baccalaris*, persone d'un rang inférieur, cadet de famille, jeune home aspirant à la chevalerie, mot composé avec la finale *al* de **bedalis,* béal, **epalos*, poulain, et de *aris,* de *mataris,* matras, et autres mots, devenu **bachelier** à la suite d'une latinisation « baccalarius », avec un sens étendu. Les latiniseurs, non contents d'avoir fait « baccalarius », ont inventé « baccalaureus », quoique les courones fussent toujours en branches et feuilles de laurier et non en baies (en tout cas, s'il s'est trouvé quelquefois des baies, elles n'ont pu être que partie accessoire), et, au lieu de doner au mot « bachelier » un dérivé régulier **bachelariat**, ont fabriqué « baccalauréat ».

BAD [1], baigner, plonger. Équivalente de *bac*, mais qui se trouve en même temps dans d'autres langues et n'est pas particulière au celtique (en sanscrit « bâd », en alemand « baden », etc.). D'où : **badi,* même signification de baigner, devenu en breton « beuzi » ; *baditis*, nénufar, transmis par Marcellus et devenu en français ***badit,** au diminutif **baditin,** dans Cotgrave, avec la définition de lis d'eau ou rose d'eau; et **badinion**, cuve à faire tremper le linge, cuve à lessive, usité dans les départements du Centre. En ancien français, « badrée », toute substance détrempée, délayée.

BAD [2], lier. Équivalente de *bac,* mais se trouvant dans d'autres langues et n'étant pas particulière au celtique (en sanscrit « badh » et « band », en germanique « band », etc.). D'où : **bada*, lien, corde; et **baderna*, composé avec la fi-

nale féminine *erna* d'autres mots celtiques (et aussi de mots latins), dans notre mot **baderne,** tresse de vieus cordages. En oc, d'une équivalente *mad*, « madaissa », (**madatia* paquet de fil.

BAG [1], combatre. D'où : **baga,* combat, qui se retrouve dans le breton « bagh » et l'irlandais « baighe », autrefois « bag » : et un dérivé **bagatera,* contracté en **bagatra*, qui a produit **bagarre,** avec la même assimilation que dans « marraine » de « matrana », « bigarre » de « bigater », etc., et déclaré d'origine inconnue. L'histoire nous done les Bagaudes, paysans gaulois révoltés sous Dioclétien, de **bagauda,* soulèvement, révolte, dérivé de **baga*. Même racine dans le tudesque « bagja », dispute.

BAG [2], lier. Variante de *bac*. D'où : **bagu,* dénoté par notre verbe **baguer,** du sens réduit de lier par de gros points la doublure à l'étofe principale pendant que l'on coud les bords, avec le fréquentatif « bailler », pour « baailler » et **bagailler,** d'un sens premier de empaqueter, passé à celui de livrer, de fournir, le substantif **bague,** paquet, par extension charge et charge honorifique, d'un précédent **baga* (en irlandais « bagh », promesse, liaison), mot employé aujourd'hui au pluriel « bagues », le dérivé **bagage,** ensemble des bagues ou paquets, le diminutif « fagot » pour **bagot,** proprement petit paquet, etc. Darmesteter tire « bague » d'un nordique « baggi », qui ne peut être qu'un frère, et il tire « bailler » du latin « bajulare », qui n'a jamais signifié que porter à bras ; d'ailleurs, « bailler » ou « bagailler » est le fréquentatif évident de « baguer ».

BAL, éminence. D'où : le breton « balek », saillie d'architecture, le gallois « bal », pic terminal d'une montagne, « balog », saillie, l'irlandais et la gaélique « ball », membre viril, relié par Henry au grec φαλλός et, avec substitution de

u à l'*l*, notre mot **baume,** rocher, par extension creus de rocher, venu du gaulois *balma.*

BAN, produire. Forme de *gan* et *gen.* D'où un dérivé **banatlos*, genêt (arbuste dont l'écorce servait à faire des cordes), dans notre mot **balain,** transposé come le breton « balan », pour de précédents « balazn » et « banazl », le gallois « banadl », etc. et réduit aujourd'hui à « balai », ustensile fait avec des genêts. Le latin équivalent est « genista », de *gen,* le grec est σπάρτος, σπάρτον, mais relié à σπείρειν, semer, cultiver, féconder, produire.

BAND, autoriser; publier, notifier. D'où : **bandi*, resté dans « bannir » pour **bandir :** « le tambour de ville bannit lès ordonances du maire » (en irl. « bandim », je notifie); et **bandon,** autorisation, ordonance : « laisser le bétail à bandon », lui doner toute liberté dans les pâturages (en ancien irl. même grafie « bandon », en bas latin « bandum » et « bannum »), mot resté dans le composé **abandon.** Quoique « bannir » soit inséparable de « bandon », Darmesteter, qui ne done rien pour ce dernier, tire le verbe d'un francique « bannjan », qui ne peut être qu'un frère. En espagnol « bando », édit, loi. On trouve, sans nasale : dans nos dialectes, « à la badoue », à la dérive, et, dans l'italien, « a bado », à l'abandon.

BAR, dire, parler. A mon avis, forme étendue de *ba* (confrontez l'*r* de **baros,* sage). D'où : *bardos* (avec la même finale *dos* que dans **acmodos,* pierreus), poète qui composait et récitait des chants guerriers, en français **barde,** en irlandais « bard », en breton « barz », pour un ancien « bard », etc.

BARG, baigner, plonger. Égale à *marg* (en latin « merg » dans « mergere »). D'où : *barga,* canot, qui se retrouve dans

le bas latin de même grafie et dans notre mot **bargue** ou « barge », même sens de canot.

BARG[2], éminence. Variante de *berg*. Dans **barge**, meule de foin ou de paille, usité dans tous les départements de l'Ouest (*Glossaire du bas poitevin*, de J. Guérin, *Glossaire du parler de Pléchâtel* (haut breton), de G. Dottin, etc.).

BARS, éminence. D'où : **barros* pour **barsos*, dans le breton « barr », sommet d'une montagne, cime d'un arbre, branche (même grafie dans le gaélique et l'irlandais) ; *barra*, forme féminine, dans notre mot **barre**, branche ; **barstos* ou neutre **barston*, dans ***bart**, pièce de bois d'élévation, de soutien, et barrage en bois fait à travers une rivière pour retenir l'eau (confrontez le dit « barrage », dérivé de « **barre** », au diminutif « bardeau », pour « bardel » et **bartel**, etc.) ; **barsta*, forme féminine de **barstos*, dans **barte**, pays élevé, région montagneuse, par extension pays d'arbres rabougris, de genêts, de ronces, avec des dérivés **bartava* et **bartavella*, ce dernier dans **bartavelle**, sorte de perdrix des régions montagneuses, des bartes. Darmesteter ne mentione ni *bart ni « barte », et il done : pour « bardeau » et « bardis », l'italien « barda », caparaçon, qui n'a pas la plus petite ressemblance, et, pour « bartavelle », l'oc « bartavela », gros loquet de bois qui tourne sur un clou et sert à fermer les portes des étables et des granges, « par analogie du chant de l'oiseau, dit ce savant, avec le bruit d'un loquet », come si le chant de l'oiseau pouvait être comparé au bruit, *tac*, que fait une petite pièce de bois en tombant sur une autre. L'oc « bartavela » vient d'un *bart* pour *bert* et *vert*, tourner. Henry done le breton « borzevellec », grosse grive, come venu d'un celtique *vortivello*, exactement le volteur, et il croit à la même origine pour « bartavelle », perdrix, mais, que la grive en question soit ou non volteuse, que son nom breton soit ou ne soit pas emprunté, qu'il ne vienne pas de *bars*, sommet, et

qu'il ait pour origine *vort*, tourner, autre forme de *vert*, come le latin « vortex », tourbillon, je crois, quand même, que la perdrix bartavelle n'est distinguée des autres perdrix par ce nom que parce qu'elle habite les bartes, les régions montagneuses. Nous avons aussi, par le même **barston* que plus haut, mais ici avec chute de l'*r* au lieu de l'*s* (**baston*, latinisé en « bastum ») : **bast**, aujourd'hui « bât », de la même signification que « bart », pièce de bois d'élévation, de soutien, et, spécialement, selle de bois, selle grossière de bête de charge, et les dérivés **bastard**, aujourd'hui «bâtard», même sens de pièce de bois et, par extension, home de condition inférieure, home de naissance illégitime, home de bât ; « bâtir » pour **bastir**, etc. (le bas latin « bastum », auquel se borne, pour ces mots, l'auteur cité, n'est qu'un intermédiaire). La même chute de l'*r* se trouve dans le latin « fastigium » (pour « farstigium » et « farstitigium », selon Bréal et Bailly), et, à mon avis, dans le grec βαστάζειν, porter un fardeau, mais ce grec peut être pour βαρυστάζειν, de βαρύς, lourd, et βάρος, fardeau.

BARV, être bouillonant, être chaud. D'où : **barvi* et **barui* (forme du *bervi* qui a produit le breton « berva » et le gallois « berwi », bouillir), dans notre verbe **barouir**, brûler, en parlant de l'action du soleil sur les plantes, ou dessécher, au point de les disjoindre, les douves d'un toneau, etc., et dans un parallèle perdu **barver**, du sens de bouillir, dont il nous reste les fréquentatifs « barboter » pour **barvoter**, s'agiter dans l'eau, au figuré prononcer d'une manière confuse, brouillée (confrontez « marmoter », de *marm* pour *marv*, égale à *barv*), et « barbouiller » pour **barvouiller**, tous mots déclarés d'origine inconnue.

BAS, baigner, plonger. Équivalente de *bad*. D'où : *bascauda* pour **bascauoda*, dans **baschoue**, aujourd'hui « bachoue », sorte de grand baquet pour la récolte des raisins ; et **bassa*, dans **basse**, sorte de réservoir, d'abreuvoir, dans

certains pays sorte de cuve, avec son diminutif **bassin** (autrefois, il existait un parallèle de ce dernier avec *c*, qui était *bachinon* ou *bacchinon* au temps de Grégoire de Tours, avec un chuintement, sans doute le même qui existe encore dans certaines dialectes, prononcé *ts* pour *cs*, et non le même que le français, dû à l'influence du *ch* alemand).

BE, produire. Équivalente du latin « fe » de « fecundus » qui produit, du grec φυ de φύσις, la nature, φυειν, produire, du sanscrit « bhu », être, se produire, etc. D'où **betuos*, et diminutif **betulos*, latinisé en « betulus » (chez Pline, « betula », d'une forme féminine **betua*), sorte d'arbre commun en Gaule, dans l'irlandais « beth », le breton « bezô » et nos mots **bet** et « boul », ce dernier pour d'anciens « beoul », « bedoul » et **betoul**, aujourd'hui plus ordinairement employé à son diminutif particulier « bouleau ». Pour le suf. *tu* de *betuos* et *betulos*, confrontez *batu*, fraper, *itu* pour *pitu*, nourriture, etc. Même racine dans le cornique « bedewen », peuplier. Pour le sens de la racine, produire, il est probablement dû ici à la hauteur des peupliers et des bouleaus : grande végétation (confrontez *betidolen*, nom gaulois de la grande bardane, plante à larges feuilles). Voy. *bi*.

BEB, trembler; par extension, avoir peur, fuir. D'où : **bebros*, castor d'Europe, animal peureus, fuyant (come, d'ailleurs, les autres rongeurs), qui se retrouve dans le gaélique « beabhar », le cornique « béfer », l'oc « bèfre », etc., avec forme féminine probable **bebra*, dans le français **bièvre**. Même racine dans le latin « fiber », l'alemand « biber », le lithuanien « bebrus », même sens, le sanscrit « babhru », rat, etc., où j'ajoute le grec φέβομαι, avoir peur, et le latin « febris », fièvre, tremblement. Priscien, auteur latin du sixième siècle, a écrit « bebrus », mais cette forme n'est qu'une latinisation du celtique *bebros*. Noms de lieus : « Bibracte », aujourd'hui Beuvray (Nièvre), etc.

BEC [1], fuir. Variante de *beic*. D'où nous avons, par un **becca* pour **beica :* **bèque,** chèvre, forme de « bique » (de la seconde variante *bic*), les chèvres primitives ayant été fuyardes come les biches, les chevreuils et les cerfs (ces derniers ont tiré leur nom de leurs cornes). En italien « becco », bouc, que Darmesteter voudrait doner pour germanique, alors que le germanique n'a pas la forme en *e,* et alors que ce mot, très ancien, se trouve dans une inscription romaine, jointe à la figure d'un bouc. Nous avons aussi, avec le préfixe *cat,* réduit à *ca,* **cabecon** ou « cabicon », fromage de chèvre.

BEC [2], pointe. D'où : *beccos,* bouche d'oiseau, pointe, dans l'irlandais « bec », le breton « bek », l'italien « becco », l'oc « bec », le français **bec,** etc. L'histoire nous fournit Beccos, surnom d'Antonius primus, Gaulois originaire de Toulouse, dont une victoire valut l'empire à Vespasien, et qui avait le nez recourbé, come un bec, etc.

BED, creuser, fouir. D'où : **bedos,* fosse, dans le breton « bez », le cornique « bedh », etc. (en grec βόθρος = φόθρος); et **bedalis,* dans notre mot « béal » pour **bédal,** canal, ruisseau. Même racine dans le latin « fodere », fouir, et l'alemand « bett », autrefois « bed », lit (confrontez « lit de rivière »). Voyez *bes.*

BEG, porter, transporter. Identique au latin « veh » de « vehere », même sens (en sanscrit « bah » et « vah », en alemand « wag » dans « wagen », voiture, « weg », chemin, etc.). D'où : *benna* pour **begna,* voiture, cité par Festus come étant gaulois, dans **benne,** à la fois sorte de voiture et grand panier.

BEIC, fuir. Voyez les variantes *bec* et *bic,* qui nous ont doné « bèque » ou « bique », chèvre, et « biche », femelle du cerf, et voyez *beuc,* qui nous a doné « bouc ».

BEIG, dévier, obliquer. Forme de *beic*, avec un sens moindre, dévier étant proprement fuir. Voyez la variante *big,* dont nous avons un certain nombre de mots.

BEL, être lumineus. Pour une précédente *gvel.* D'où **belenos,* brillant, devenu le nom d'un dieu qui représentait le soleil; *belis, belus, bellus,* ce dernier et son féminin *bella* dans nos mots **bel** et **belle**. Aujourd'hui « bel » ne s'emploie que devant une voyelle ou un *h* muet (un bel édifice, un bel home), dans les autres cas c'est une nouvelle forme « beau ». Certains auteurs, inscrivant à tort « bellus » come uniquement latin, donent ce mot pour « benlus » et « dvenlus », de la même origine que « bonus » pour « dvonus », mais le sens de bon n'est aucunement celui de brillant, de joli, de beau. J'ajoute **beluca,* dans « belue » pour **belugue,** étincelle, petite chose brillante, et son diminutif « beluette » pour **beluguette,** plus contracté aujourd'hui en « bluette » et employé au figuré dans le sens de petit trait d'esprit, de petit ouvrage d'esprit.

BER[1], couler. D'où : *berula*, latin en même temps que gaulois, dans notre mot **berle,** sorte de cresson, proprement herbe de fontaine, herbe d'eau (en breton « beler » pour « berer », cresson, d'un précédent **beruros,* moins altéré dans le gallois « berwr »). D'un verbe **beru* sont venus le gallois de même grafie et le breton « bera », couler.

BER[2], percer, trouer. D'où : **berus,* pointe, dans **ber**, pointe d'arme, le même que le breton « ber », broche, le cornique et le gallois « ber », l'irlandais « bior », aiguillon; **broccos,* pour **beroccos,* pointu, spécialisé au sens de blaireau ou roquet (au museau pointu ou à dents saillantes), dans l'irlandais « broc », autrefois « brocc », le breton « broc'h », le bas latin « broccus » et le français **broc,** bec de vase, vase à bec; **brocca,* forme féminine, dans

broque ou « broche », branchette, pointe de bois ou de fer (en oc « broca », en bas latin « broca » : « vendere vinum ad brocam », vendre du vin en détail, au vase à bec, au broc) ; et **brotos* pour **berotos,* dans l'ancien irlandais « brot », aiguille, le breton « brod » pour « brot », même sens, « broda ». piquer à l'aiguille, et, probablement par ce dernier, le français **broder,** faire des ornements à l'aiguille.

BER [3], porter. D'où : **beru,* équivalent du latin « ferre », du grec φέρειν, etc., dans l'irlandais « beiru » ; et un dérivé *comber,* amas, choses qu'on a portées, mot qui se trouve chez Grégoire de Tours (« fecit combros », il fit un abatage d'arbres, c'est à dire un amas de matériaus, pour empêcher le passage de l'ennemi), et qui nous a doné **combre,** le dérivé **encombrer** et autres.

BERC, rompre, briser. Transposée de *brec.* D'où : **berros* pour **bercos* (= **brecos,*), équivalent du latin « brevis » (= bregvis), dans l'irlandais et le breton « berr », court, une chose courte ou écourtée étant une chose rompue dans sa longueur. En français, nous avons la première partie de « bertouder » pour **berctouder,** avec son autre forme « brétouder » pour *brectouder, couper court, en parlant des cheveus, et écourter, en parlant des oreilles d'un cheval ou d'un chien (en italien « bertone », cheval qui a les oreilles coupées). Darmesteter done la partie « ber » pour être la particule *bes,* venue, selon lui, du latin « bis », deus fois, ce qui est doublement inexact, et il se base sur un ancien français « bestondre », tondre irrégulièrement, alors qu'une forme relativement récente ne peut produire une forme archaïque, et alors que le sens du mot est écourter (les oreilles) et tondre court, celui de tondre irrégulièrement, qu'il place en premier pour justifier son dire, ne pouvant être qu'une extension.

BERG, éminence. D'où : **berga,* dans **berge,** pointe escarpée qui borde une rivière, et rochers qui s'élèvent à pic au dessus de l'eau, et, au sens de chose avançante, le diminutif **bergeon,** angle d'un champ, petite pointe de terre. En breton, « bern », pour « bergen », monceau. Noms propres : Bergus, aujourd'hui Berge (Ardèche), Bergomon, aujourd'hui Bergame (Italie), etc. Même racine dans l'alemand « **berg** ». montagne, passé au sens de fortification, de protection, d'où « bergen », protéger, « burg », forteresse, etc. Voyez *breg.*

BERM, être bouillonant, être chaud. Variante de *berv* (confrontez le latin « fermentum », dérivé de « fervere »). Dans nos mots : **berme,** cuve où l'on fait fermenter le froment pour la fabrication de l'amidon, cuve de saline, et **bermier,** ouvrier qui porte l'eau saturée de sel dans la cuve, mots déclarés d'origine inconnue.

BERV, être bouillonant, être chaud. Identique à *barv* et équivalente du latin « ferv » de « fervere ». D'où : **bervos* et **beruos,* chaud, resté dans le breton « berv » et « berô ». En français, nous avons, avec une contraction très ancienne, qui se trouve aussi dans le vieil irlandais « bruth », chaleur brûlante, le gaélique « broth », prurit, etc. : **brouir,** éprouver, flétrir, en parlant de l'action du soleil sur les plantes, identique à « barouir » ; les fréquentatifs **brouiller,** remuer des choses ensemble, confondre, troubler, détruire l'accord entre les personnes, et « brûler », pour « brusler » et **bruseler;** le dérivé **broue,** vapeur d'eau, pluie fine, avec son diminutif **brouine** ou « bruine » etc. Darmesteter n'hésite pas à doner, pour « broue », « brouir » et autres, un germanique « bro », « bru », qui est simplement de la même famille; il tire « brûler » du latin » ustulare » et d'un germanique « bren », alors que cette hybridité est encore plus impossible que « bro et « bru », nos pères n'ayant pas forgé un mot moitié avec du germanique

et moitié avec du latin; et il déclare inconnus « brouiller », etc. Confrontez l'oc « bourous », brumeus, brouillasseus.

BES [1], chose contraire, mauvaise, fausse. Équivalant à *mes* de nos mots « mésaise », « mesdire », aujourd'hui « médire », etc., et à « mis » du latin « miser », malheureus, et du grec μῖσος, haine. D'où nos mots : « besoin », pour l'ancien **beson,** nécessité, obligation, manque de quelque chose que réclame la nature (besoin de nourriture, besoin de dormir, etc.), et « besogne », pour **besonie** (avec la, même prononciation), travail, déclarés d'origine inconnue; plus, la première partie de « bévue » pour **besvue,** fausse vue d'une chose, etc., partie que Darmesteter done à tort come étant le latin « bis », deus, entièrement étranger ici. En breton « besk », inégal, « beskel », oblique, guingois. Autrefois, *bes* était très usité en préfixe : « besjuger », juger mal, « beslong », oblong, « besloi », injustice, « bestondre », tondre irrégulièrement, etc. Voyez *bis.*

BES [2], creuser, fouir. Variante de *bed.* D'où : *besca,* dans le bas latin de même grafie et dans notre mot **besche,** aujourd'hui « bêche », outil servant à fouir; et **besoca,* ou **besocca,* dans **besoche**, pioche, distinct de l'ocien « besoc » ou « besouc », vouje, quoi qu'en dise Darmesteter. Ce « besoc » ou « besouc » dérive, avec *e* pour *i*, de *bis*, fendre, tailler, et de la finale masculine *ocos* et *occos* ou neutre *ocon* et *occon;* et *vidus,* bois, de « vidubium » (pour **vidubion*), outil à couper le bois, « vouje », ne le regarde point, et le mot entier ne regarde pas davantage « besoche », pioche, car fouir n'est pas couper du bois. De plus, la finale *oc* ne ressemble en rien à *bi.*

BES[3], vêtir, couvrir. Variante de *ves.* D'où **belosa* et **belauda,* pour **beslosa* et **beslauda,* dans nos mots « blouse » ou **belouse** et « blaude » pour **belaude.**

BEUC, fuir. Identique à *beic,* mais aussi se trouvant aussi dans le grec φεύγειν, etc. Voyez la variante *buc,* d'où nous est venu « bouc ».

BEUG, dévier, obliquer. Forme de *beuc*, avec un sens moindre, dévier étant proprement fuir. Voyez la variante *bug,* qui nous a doné « bouger », etc.

BI[1], fendre, tailler. D'où : **vidubion,* sorte de serpe à couper le bois, composé avec *vidus,* bois et latinisé en « vidubium », ou, à mon avis, une forme féminine **vidubia*, dans « vouje » (le *g* de la grafie « vouge » est fautif), pour veouje, *viouje et **vidouje,** avec alongement de l'*i* et chute du *b*. Même racine dans le vieil irlandais « biail », hache, le breton « bena », tailler, l'alemand « beil », pour « biel », hache, le sanscrit « bhi » et « bhid », fendre, tailler, etc.

BI[2], produire. Identique à *be*. D'où : **bimu*, du même sens de produire, et un dérivé **bimnos*, beau, agréable, produit parfait, dans notre mot « fion » pour **bion**, perfectionement d'un ouvrage : « doner le fion », doner la dernière main, polir (en gaélique « fionn »).

BIC[1], fuir. Seconde variante de *beic*. D'où **bicca* pour **beica*, dans notre mot **bique,** chèvre, soit la fuyante, et le diminutif **biquet,** chevreau (en namurois « biquet », lièvre, même sens propre de fuyant), et dans le parallèle **biche,** femelle du cerf.

BIC[2], petit. D'où : **biccos,* dans **bic,** aujourd'hui seulement nom d'home, mais conservé en français dans son diminutif **bichon,** terme d'amitié, que Darmesteter done pour une réduction de « barbichon » (considérez la barbe des petits enfants) ! Dans le Centre et le Midi, la racine est *pic*, d'où « pichon », équivalant à « bichon », et que l'auteur cité aurait de la peine à faire descendre de « barbichon ».

Une autre forme de la racine était *bec*, dans le breton « behan » et « bechan », petit (aujourd'hui « bihan »), d'un **beccanos*, dérivé d'un **beccos*. La forme *bic* correspond mieus à celle en *m*, *mic*.

BID, fendre, tailler. Identique à *bi*, au sanscrit « bhid », au latin « fid » de « findere » (= fidere), même sens de fendre, « fissus » (= fidtus), fendu, etc. D'où : **bidsos*, dans le breton « biz », doigt, proprement division de la main; et **bidsavos*, dans le breton « bizou », anneau pour le doigt, et le français « bijou », pour le même **bizou** que dans le breton. L'ancienne prononciation du *z*, *ds*, a amené le *j*, come l'ancienne prononciation, l'ancien chuintement, identique, du *g* de « bigearre » a amené le *z* de la forme actuelle de ce mot.

BIG, dévier, obliquer. Variante de *beig*. D'où : **bigu*, dans notre verbe **biguer,** même signification de dévier, obliquer, par extension doner une chose contre une autre, avec ses fréquentatifs : « biaiser » pour **bigaiser,** pencher, courber, « bigler » pour **bigueler,** regarder obliquement, « biller » pour **biguiller,** faire tourner une pièce de bois par un bout pendant que l'autre bout reste en place, et avec les substantifs verbaus : **bigue,** poutre oblique, chevron, d'un *biga* transmis par le bas latin, et son diminutif « bielle » pour **biguelle,** pièce de bois ou de fer servant à transformer un mouvement de va et vient en mouvement circulaire, « bille » pour **biguille,** etc. ; **bigater*, dans « bigearre, pour **bigarre,** (avec la même contraction que dans « bagarre », « marraine » et autres mots), aujourd'hui très altéré en « bizarre » (en champenois « bigeatre », avec le *t* de l'étymologie). Nous avons aussi : **bigot,** boîteus, proprement qui marche de travers, sens conservé dans les dialectes, et, au figuré, home à l'esprit faussé; et autres dérivés. Darmesteter tire « biaiser » du latin « bifax », double face, qui n'a pas la

moindre analogie; il confond « biller » avec un autre « biller », venu de « bille », tronc d'arbre; il tire « bizarre » d'un espagnol « bizarro », brave, tout à fait étranger ici; et il déclare les autres d'origine inconnue. Dans le glossaire de mots gaulois, publié par Endlicher en 1836, et datant du neuvième siècle, on trouve, comé traduction de « *caio* » (pour *cagio*, clôture, enclos, de la racine *cag*, ceindre, enclore), les deus mots « brealo » et « bigardio », le premier pour *bregalo, de *brec* ou *breg*, même sens de ceindre, et non pour « brogilo », et le second, « bigardio », de la présente racine, avec un sens de chose en courbure, chose tournante, en cercle, puisqu'il s'agit d'une cloture, et non avec un sens de chasseur, que l'on a inventé pour justifier « brogilo », breuil. Et c'est curieus de constater, au neuvième siècle, que l'auteur du manuscrit, croyant écrire en latin, a traduit du gaulois par du gaulois, tant le peuple, qui, jamais, n'a pu parler latin, a tenu à conserver ses vieus mots.

BIL, être solide. D'où : *bilos*, solide, dans l'irlandais « bil », et *bilios*, devenu nom d'home dans des inscriptions, avec une forme féminine *bilia dans notre mot « bille » pour **bilie** (avec la même prononciation), partie d'un arbre prise dans la grosseur du tronc ou des grosses branches (en breton « bill », tronc d'arbre), le verbe dérivé « biller » pour **bilier,** serrer au moyen d'une bille, etc. Nom de lieu : Billomagus pour Biliomagos, champ de Bilios, propriété de Bilios, aujourd'hui Billom.

BIRM, être bouillonant. Variante de *berm*, etc.. Dans « brimer », pour **birmer,** brouir, en parlant de l'action de la chaleur sur les plantes, et, au figuré, « brimade » pour **birmade,** épreuve que les vieus élèves d'une école ou les vieus soldats d'une caserne font subir aus nouveaus, vexation, mots déclarés d'origine inconnue.

BIS [1], chose contraire, mauvaise, fausse. Identique à *bes*, et équivalant, comme je l'ai dit, à « mis » du latin « miser », malheureus, et du grec μῖσος, haine. D'où : **bisa,* dans **bise,** vent froid, mauvais, que l'on déclare d'origine inconnue. Nous avons aussi, en français : **bisque,** aigre, amer, et **bisquer,** éprouver une impression amère, que l'on va chercher dans le scandinave, et dont la forme radicale est celle du breton « besk », inégal, et « beskel », oblique.

BIS [2], fendre, tailler. Adoucie de *bid* (confrontez *bris,* de *brid* et *bred,* etc.). Dans **bise,** taille, « biseau » pour **bisel,** petite bordure taillée (les biseaus d'une glace), **bisette,** sorte de frange d'or ou d'argent, et les composés **bisague,** outil de cordonier servant à polir la taille ou bise des semelles, et **bistouri,** couteau pour tailler dans les chairs, tous mots déclarés d'origine inconnue.

BLEC, fléchir; perdre de sa force. Équivalente du latin « flec » de « flectere »; de « flac » de « flaccus » et du grec βλάξ. D'où : **blecos* ou **bleccos,* dans **blec,** mou (en parlant d'un fruit), aujourd'hui « blet » en français mais conservé pur dans les dialectes, mot que Darmesteter tire d'un alemand « blet », livide, certainement emprunté (le vrai alemand est « bleich »), avec un parallèle **blèche,** home mou, qui manque de caractère, par extension home faus, et le verbe **bléchir,** devenir mou, faillir, ployer, avec une forme altérée « fléchir », tous mots déclarés d'origine inconnue. Pour « fléchir », le même auteur, ici plus sage que d'autres, n'a pas admis le latin « flectere », le *t* de ce latin n'aurait pas pu tomber. J'ajoute: **blecimos* (dont une forme en *a, *blacimos,* a été latinisée en « blacimus »), avec adoucissement postérieur du *c* et ensuite contraction, dans « blesme » pour **blécime,** aujourd'hui « blême »; et « blesser », pour « blécer », **blécier**, d'un précédent latinisé **blectiare,* causer une impression douloureuse, fraper.

BOC, enfler; être gros; être toufu, en parlant des arbres. D'où : **bocos,* dans l'irlandais « boc », enflure, etc. ; **bocsa,* dans notre mot **bosse,** protubérance chez l'home et chez les animaus, et en même temps outre, aujourd'hui toneau (les toneaus ayant remplacé les outres), avec son autre forme **boisse** au dernier sens, toneau, grand vase en bois, et les diminutifs **bossel** ou « boissel » aujourd'hui « bosseau » ou « boisseau », récipient plus petit que la bosse ou toneau: **bocsta,* dénoté par le diminutif bas latin « buxtula », **bucstula,* du sens de petit récipient, dans **boiste,** aujourd'hui « boîte » ; **bocsos,* toufe, arbuste toufu, dans « bouis » ou **buis** (en gaélique, forme féminine *bocsa,* même signification : **bocson,* neutre du précédent, pays toufu, pays d'arbres, latinisé en Boxum dans des noms de lieus, aujourd'hui Bouis et Buis, et qui se retrouve sans réduction dans notre mot « bouisson » ou **buisson,** à la fois arbuste toufu et pays toufu (Verrières le Buisson, par exemple, ne doit pas son surnom à un arbuste buisson, mais bien à la forêt voisine): **boscon,* transposé de **bocson* et latinisé en « boscum », dans **bosc,** devenu « bois » ; « *bosca* » ou **boscia*, dans **bousche,** faisceau, au diminutif **bouschon,** aujourd'hui « bouchon » (bouchon de paille, etc.); **bogia* pour **bocia, *boccia,* dans **bouigue** ou « bouige », pays de petits arbres, d'arbres rabougris, par extension terre en jachère où recroissent les arbustes (en breton « bok » et « bogen », buisson); etc. Darmesteter, séparant « bosse », protubérance, de « bosse », outre, toneau, déclare le premier d'origine inconnue, et il fait italien le second, sans s'inquiéter de la forme « busse », qu'il done avec aisance come inexpliquée ; et, pour « bosseau » ou « boisseau », diminutif évident de « bosse » ou « boisse », et pour « boîte », il va chercher le grec πύξιδα, qui n'a rien à faire ici. Par quelle voie, d'ailleurs, ce πύξιδα nous serait il venu? par les barques qui avancèrent naviguer sur les montagnes de la Haute Auvergne pour doner à un de nos pics le nom de Griou, « grec », selon un autre auteur?! Quant à

« **buxtula** », qu'il ait désigné ou non un récipient en buis, il n'est que le diminutif de *bocsta,* et il ne peut modifier le véritable sens; et, quant à « buis » et « buisson », que l'on tire du latin « buxus », ils sont inséparables des autres mots, et le latin en question n'est qu'un frère. Nous avons aussi, de la même origine, des centaines de noms de lieus.

BOG, dévier, obliquer, courber. Variante de *bug* et de *beug*. Dans : **bogue,** sorte de pèle recourbée et bague de fer ceignant le manche des marteaus de forge, d'un précédent **boga* ou **buga*. En irlandais « boga », arc, en espagnol « boga », circuit, etc.

BOLG, enfler. D'où : **bolgos,* dans le cornique « bolg », ventre, le breton « bolc'h », cosse, le gallois « bolg », peau, l'irlandais « bolg », sac, et dans notre mot **bouge,** partie bombée d'un toneau ou autre objet (le fantaisiste « bullicum » de Darmesteter est impossible, et l'alemand « bogen » n'a pas été nécessaire à nos pères pour former leur mot); et **bolga* ou **bulga* (ce dernier selon les auteurs latins qui ont cité le mot), dans **bouge,** sac de cuir, valise de voyageur, etc., et son diminutif **bougette,** bourse de cuir, emprunté par les Anglais, qui en ont fait « budget » et que nous avons eu la maladresse de reprendre ainsi altéré. Même racine dans l'alemand « balg », peau, envelope, tumeur.

BORV, être bouillonant, être chaud. Variante de *berv*. D'où : **borva,* dans notre double mot **borve** et « bourbe » pour **bourve,** dont on ne done pas l'origine. Noms propres : Borvon, surnom de l'Apollon gaulois; Borvon, aujourd'hui Bourbon, nom de plusieurs lieus de sourses d'eau chaude; *Borvola, la Bourboule, etc. Une autre forme de Borvon, surnom de l'Apollon, était Bormon, et la même lettre *m* se trouve dans l'alemand « warm », chaud, dans le grec μύρμηξ pour βύρμηξ, fourmie, les fourmies produisant une sorte de

bouillonement, et dans le latin « formica », même sens, et « bruma » pour « burma », brume, par extension les jours sombres, brumeus, les jours d'hiver, mot qu'on a tort de tirer d'un présumé « brevuma », au sens de : les jours les plus courts.

BOT, enfler; être gros, être toufu. Équivalente de *boc*, mais qui se trouve en même temps dans l'alemand et n'est pas particulière au celtique. D'où : ***botos*** et ***bottos,*** gros, au féminin ***bota*** et ***botta.*** En gallois « both », moyeu. En français : **bout,** chose ronde, partie ronde, point qui se voit, avec le verbe **bouter,** poser le bout, joindre le bout, par extension placer (bouter les écuelles sur la table, se bouter une idée dans la tête), et le diminutif « bouton », petite rondeur; et, dans une forme plus voisine de l'étymologie, **bot,** gros, rond, en parlant d'un pied anormal (dans les départements du Nord, « bot » s'emploie aussi en parlant d'autres choses, et sa signification générale de gros a produit les noms d'homes Bot, Botin, Bottin, Botot, etc.), **bote** ou « botte », paquet (de foin, de paille, de légumes, de chanvre), un parallèle du sens de chaussure ronde, et un autre du sens de outre, toneau (je n'inscris pas « bote », terme d'escrime, qui, lui, nous vient de l'étranger). Darmesteter tire « bouter » d'un germanique « botan », fraper, pousser, et il fait, de « bout », un dérivé du verbe, alors que le contraire est évident. La racine est commune aus deus langues, ainsi que je l'ai dit (en outre du gallois « both », rondeur, confrontez le breton « bod », toufe, qui s'emploie en même temps que « bok » et « bogen », et qui ne peut, non plus, rien devoir à « botan »). Tout ce que nous pourrions accorder à ce germanique ce serait une simple participation, au sens de pousser, dans l'ancien terme de chasse « bouter la bête ». Le même auteur déclare d'origine inconnue « bote », chaussure; il fait venir « bote », outre, de l'italien, et il essaie de dériver « bote », faisceau, du germanique! Nous avons aussi, mais avec adou-

cissement du *t* en *d* : **boude,** ventre, gros ventre, home gros, venu d'un **bodos* pour **botos,* avec le diminutif **boudin,** intestin, petite chose ronde (autrefois, il avait aussi le sens de gros : « il est boudin »), et autres, restés dialectaus, **boudet** et **boudon,** grosset (« boudon » également au sens de ventre, aujourd'hui remplacé par « bedon »); **boude,** au féminin, lèvre, grosse lèvre, d'un **boda* pour **bota,* et équivalant à « moue » pour *moude, de la forme en *m,* dans l'expression « faire la moue », et à l'oc « pota », de la variante *pot,* avec le dérivé **bouder,** grossir les lèvres; « borne », altéré de « bonne » (chaque *n* prononcé) et pour **bodne** et **botne,** proprement rondeur, venu d'un **bodina* pour **botina,* et « abonner » pour « abodner », *abotner, prendre un engagement pour un temps limité; « bouée » pour **boudée,** dont un parallèle était « bonneau » pour « bodneau », proprement chose ronde, grosse, d'un **bodata;* ***boudoule,** contracté en « boule », d'un **bodula* et **botula* (pour la contraction, confrontez « boule », arbre, venu de *betulos*); et autres dérivés. Le savant cité plus haut admet le celtique **botina* pour « bodne », mais il dérive « boule » du latin « bulla », qui ne nous a doné que le mot nouveau « bulle », et il déclare les autres d'origine inconnue.

BOV, crier, mugir, variante de *gov* et identique au sanscrit et au zend « gau », « gov » et « gu ». D'où *bov* et *bou,* bœuf. En irlandais « bou », en gallois « buw », même sens; en ancien breton « bou », resté dans « boutig », étable (en composition avec « tig » pour « tic », maison, habitation, de la racine *tec* et *tic,* couvrir, protéger), proprement habitation des bœufs; en breton actuel « buc'h », en cornique et en gallois « buch », vache, d'un précédent **bouca* ou **boucca;* en latin « bos », « bovis », bœuf, « boare » et « bovare », crier, proprement mugir, « vacca » pour « guacca », vache; en alemand « kuh » pour « guh », vache, en grec βοῦς, bœuf, etc. Le latin a pu entrer en participation avec le celtique pour la

formation de notre mot « bœuf », mais je revendique entièrement : **bouerie,** maison rurale, ferme, altéré en « **bourie** » et « borie (à Orléans « bourie » : « rue de la Bourie **blanche** ». d'un **bouaria;* et **bouse,** d'un **bouosa.*

BRAC [1], bruire. D'où : **braci* et **bragi,* devenu en breton « breugi » et en bas latin « bragire ». En français « braire », pour *braïr et **braguir,** crier (aujourd'hui, ce mot ne s'emploie qu'en parlant de l'âne, mais autrefois il s'employait en même temps en parlant des persones), et son fréquentatif « brailler » pour **braguiller.**

BRAC [2], ceindre. D'où : *braca,* culote, vêtement ceignant le milieu du corps, mot cité par les auteurs latins come étant gaulois, et devenu *braga,* aujourd'hui **brague,** à la fois culote et sorte de cordage, avec ses autres formes « braigue » et « braie », employées au premier sens, le diminutif **braguette,** petite fermeture de culote, et autres dérivés. Nous avons aussi, et avec conservation de la dureté du *c,* représenté par *q :* **braquer,** assujétir une arme de trait pour la lancer, aujourd'hui assujétir un fusil à l'épaule pour viser, et le composé **abraquer,** tirer un bateau par des cordes, mots dont l'origine n'a pas été donée.

BRAC [3], germer; fermenter. D'où : *brace,* sorte de blé de la Gaule, selon Pline (probablement l'orge, qui devait servir, come de nos jours, à fabriquer la bière); **bracion,* malt, devenu en bas latin « bracium », en irlandais « braich », et en français ***brace,** *braice « bras » et « brais », avec le verbe **bracier,** préparer l'orge pour faire la bière, aujourd'hui « brasser ». Nos pères avaient un dieu de la bière, *Braciaca,* que les braceries françaises devraient représenter sur leurs tableaus, de préférence au dieu germain Gambrinus. En breton « bragez », germe de blé, etc.

BRAC [1], rompre, briser. Identique à βράχ du grec βράχειν, à « frag » du latin nasalisé « frangere », etc. D'où : un verbe **braci,* même sens, et un adjectif **bracos*, court, écourté, équivalent du grec βραχύς, etc. En français : **braque** et « brache », court, petit, restés en noms d'homes, au diminutif **braquet** et « brachet », même sens, spécialement épée courte, et clou à tige courte pour ferrer les souliers; un autre **braque,** du sens de home déséquilibré (confrontez les expressions « cerveau fêlé », « tête fêlée »), et le verbe **braquer,** des départements du Nord : « pour aller à tel endroit, suivez la route jusqu'à telle bifurcation, et braquez ensuite à droite », c'est à dire coupez à droite, rompez à droite.

BRAD [1], augmenter, grandir, s'étendre. D'où : **brassos* pour **bradsos,* dans le vieil irlandais et le cornique « bras, grand, le breton « braz », grand et gros, et le gallois « bras », large. En français, nous avons **braser,** élargir un trou fait avec une vrille, au moyen d'une vrille plus grosse, et son composé **ébraser,** élargir de dehors en dedans la baie d'une porte ou d'une fenêtre pour doner du jeu aus batants. Sans faire la moindre remarque, Darmesteter confond « braser » avec l'autre verbe « braser », du sens de briser, et il déclare « ébraser » d'origine inconnue. Même racine dans l'alemand « breit », large.

BRAD [2], déchirer, diviser, fendre. Équivalente de *brac.* D'où notre verbe dialectal **brader,** des départements du Nord, même signification et, par extension, gaspiller, avec le dérivé **braderie,** chifons, loques. A Lille, par exemple, la foire annuelle de la braderie, de chifons et de vieus habits, peut être comparée à la foire parisienne de la vieille ferraille.

BRANC, rompre, etc. Nasalisée de *brac.* Dans *branca,* pate d'animal, proprement partie du corps, division du corps, en français **branche,** les branches étant les bras

d'un arbre. En latin « bracchium », bras, grec βραχίων, l'avant bras, βραχύς, court, venus de la même racine *brac*. Virgile a employé le pluriel « bracchia » au sens de branches.

BRAND [1], augmenter, grandir, s'étendre. Nasalisée de *brad*. Dans notre verbe **brandir**, dresser, mettre sur pied, déclaré d'origine inconnue (pour « brandir », agiter, voyez l'article suivant) : « tout brandi », tout entier, tout d'une pièce; « une armoire toute brandie », toute garnie, toute montée. Confrontez le latin « grandis ». En grec, une forme en *e*, dans βρένθος, orgueil, βρενθύομαι, je me gonfle ; et, en breton, une forme en *o*, dans « bronn » pour « brond », mamelle, proprement partie gonflée, grossie, d'un précédent celtique **branda*.

BRAND [2], déchirer, fendre, briser. Nasalisée de *brad*. D'où : *branda*, brugue, proprement la fractionée, cette plante ayant beaucoup de ramilles (confrontez ledit mot « brugue », de *breuc* et *bruc*, même sens que *brand* et *brad*), dans une charte de 1205, relative à la Bretagne (« branda sive brueria »), mot déclaré d'origine inconnue et devenu en français **brande**, même signification et en même temps pousse d'arbre, branchette. C'est de là, naturellement, qu'est dérivé **brandon**, faisceau de ramilles ou faisceau de paille placé au bout d'un bâton, qu'on plante aus extrémités d'un champ pour marquer que la récolte est saisie judiciairement (saisie brandon), et non, quoi qu'en dise Darmesteter (qui sépare ce mot de « brande »), du germanique « brand », tison. Cette étymologie, si préférée qu'elle ait pu être par le savant germain, est insoutenable, surtout en face d'un ancien sens de lambeau d'étofe qu'avait aussi « brandon ». Ce sens confirme celui de déchirer, que je donne à notre radical *brand*. Quant au verbe **brandir**, il signifie simplement agiter les brandes, les branches d'un arbre, et lui non plus ne doit rien au germanique.

BRAP, rompre, fendre, etc. Équivalente de *brac*. D'où nous avons « fraper » pour **braper**, même signification de déchirer, de fendre, avec le substantif « frape » pour **brape**, que l'on trouve, dans l'ancien français, au sens de guenille. Confrontez l'irlandais « benim », je frape, et « bithe », frapé, de la racine *bi*, fendre. Autrefois on a doné des étymologies scandinaves et autres pour « fraper », mais elles étaient inacceptables, et Darmesteter a bien fait de les rejeter. Toutefois, ce savant déclare le mot d'origine inconnue. Voyez *brip*.

BRAS, déchirer, fendre, briser. Adoucie de *brad*. D'où nous avons : **braser**, terme de salines, casser la croûte de sel qui se produit dans les marais salants ; **brase** et « braise », fragments de bois brûlé (l'ancien haut alemand « brasa » de Darmesteter, qu'il soit ou non dérivé de « braten », rôtir, n'a rien à faire ici ; nos pères n'ont pas eu besoin d'aller emprunter ce mot, pour désigner une chose aussi commune que la braise) ; et le diminutif **brasil** ou « braisil ». Sous l'influence de l'*f* latin, « braser » a pris une forme « fraser », qui est devenue ensuite « fraiser », au sens de briser la cosse des fèves, plisser, proprement faire des cassures, et a produit le substantif « fraise », col plissé et membrane présentant quelque chose de frisé (fraise de veau, de mouton), où le sens de envelope, présumé par l'auteur cité plus haut, est absolument étranger, et un diminutif « fraisil », brisures de charbons, identique à « braisil » et que le même savant done pour une altération d'un prétendu « faisil », venu d'un prétendu « facile », du latin « facem », torche, flambeau !

BREC[1], ceindre. Variante de *brac*. D'où nous avons, avec adoucissement de la consone médiale : « bréher » ou **bréguer**, fixer autour, particulièrement clouer le fer aus bords du sabot du cheval ; « brée » ou **brègue**, garniture en fer du manche d'un marteau de forge ; « breller » pour

brégueller, fixer, à l'aide de cordes, les pièces de bois destinées à former le tablier d'un pont de bateaus, et « brelle » pour **bréguelle**, petit train de bois flotant, de pièces liées ensemble, tous mots déclarés d'origine inconnue. En term d'artillerie, « brellage » (chaîne de brellage). C'est à la présente racine que se relie *brealo* pour **bregalo,* cité à l'artic *big*.

BREC[2], rompre, briser. Variante de *brac*. D'où nous avons, avec le même adoucissement de la consone médiale que dans les dérivés de *brec,* ceindre : « broyer », pour l'ancien « breier » et pour *bréguier ou **bréguer,** que Darmesteter tire du germanique « brekan » (la racine étant commune aus deus langues, « brekan » ne peut être que frère d'un celtique **breci* (confrontez l'oc « bregar », briser la pelure des châtaignes sèches). Nous avons aussi, mais avec conservation de la dureté du *c*, représentée par *qu* : **brèque** ou « brèche », que le même auteur tire du germanique « brecha » et qui dénote plutôt un celtique **breca* (dans nos dialectes, on trouve la forme transposée « berque », en même temps que « brèque »); le fréquentatif « bretter », pour **brecter** ou bréqueter, faire de petites brèches, et un second fréquentatif « bretteler » pour **brecteler**, que, en désaccord avec lui même, l'auteur cité plus haut déclare d'origine inconnue.

BRED, déchirer, fendre, briser. Variante de *brad*, et équivalente du latin nasalisé « frend » de « frendere », grincer des dents, jadis écraser avec la meule. D'où **bredi* et **bredti*, dans l'irlandais actuel « bressi », briser, et le breton « bresa », du sens faibli de froisser. En français, le verbe s'est perdu, mais il nous reste **brède**, lanière de cuir ou de toile, proprement, fendure, déchirure, avec ses dérivés particuliers.

BREG, éminence, pointe. Transposée de *berg*. D'où : *briga* pour **brega*, montagne, forteresse, dans le breton

« bré » pour « breg », le gaélique « braighe », l'irlandais « brughin », etc. En français, nous avons le verbe dérivé « abrier » pour **abriguer,** altéré aujourd'hui en « abriter », placer sous le refuge, sous l'élévation qui protège. Le bas latin *abbrigare, de Darmesteter, n'a pu exister. Seul, *adbrigare est possible, car le préfixe est ici de mouvement. Quant au latin « apricus », exposé au soleil, étymologie de Littré, on fait bien de n'en pas tenir compte. Noms propres : Avobriga, Admagetobriga, Artobriga, Bodobriga et beaucoup d'autres.

BREIC, diviser, fendre, briser. Équivalente du grec ῥειχ pour Fρειχ de ἐ-ρείκειν, briser, et ε-ρείκη, brugue, la brugue présentant quelque chose de brisé, de fractioné, come il est dit à l'article *brand.* Voyez la variante *bric*, d'où « briche ».

BRES, déchirer, fendre, briser. Variante de *bred.* En français, il nous reste le fréquentatif **brésiller,** rompre menu, équivalant à un *brisiller, de la forme verbale « briser », qui a prévalu, et le substantif **brésil**, sorte de bois qui, séché et pulvérisé, done une matière colorante rouge, mots déclarés d'origine inconnue. J'ajoute **bresque** ou « bresche » (cette dernière forme devenue « brêche »), gâteau de miel, chose fragile et présentant en même temps, par la multiplicité de ses alvéoles, quelque chose de divisé, de fractioné.

BREUC, diviser, fendre, briser. Équivalente de *breic.* Voyez la variante *bruc*, qui nous a doné « brugue ».

BRIC, diviser, etc. Variante de *breic.* D'où : **brica*, pour **breica,* dans **briche,** plante des landes, par extension lande, terre inculte, altéré en « friche », et le verbe « défricher », **débricher,** dont l'origine a été déclarée inconnue.

BRID, déchirer, fendre, briser. Variante de *bred.* D'où :

brida*, dans notre mot **bride, égal à « brède », lanière, coupure de cuir, etc. (bride de sabot, bride de cheval, bride de chapeau). Le bas alemand « brida », doné par Darmesteter pour origine, ne peut être qu'un emprunté, car les mots alemands de la famille n'ont pas cette forme (« brett », planche, proprement fendure de bois, « bersten » pour « bresten », crever).

BRIND, déchirer, diviser. Variante de *brand*. Dans « brin » pour **brind**, branche menue, tige menue, petite parcelle (brin de bois, d'herbe, de pain, etc.), et sa forme féminine **brinde**, au diminutif **brindille**. Voyez *brond*.

BRIP, rompre, fendre, briser. Variante de *brap*. D'où nous avons, sous l'influence de l'*f* latin : « brifer » pour **briper**, passé du sens de déchirer à celui de manger avec avidité (déchirer le pain et la viande), verbe dont le substantif n'est pas devenu *brife, mais simplement « bribe ». avec *b* pour le *p* de **bripe**. Sous la même influence de l'*f* latin, « briper » a pris une autre forme altérée, « friper ». avec conservation, cette fois, du *p*, et du sens premier de déchirer, de là « fripe », guenille, « fripier », marchand de guenilles, et « fripon », passé à la signification de dérobeur. En ancien français, une forme intermédiaire en *e* : « fréper », et le substantif « frèpe », guenille, ce dernier quelquefois transposé en « ferpe » et plus altéré en « felpe ». Tous les mots ci dessus : « bribe », « brifer », « friper », etc., ont été déclarés d'origine inconnue.

BRIS[1], déchirer, etc. Variante faiblie de *bres* et de *bred*. Nous avons, de cette variante : **briser**, avec sa forme altérée « friser », employée au sens de plisser une chose lisse (confrontez « fraser » et « fraiser », de *bras*). Darmesteter admet le gaulois pour « briser », mais il déclare « friser » d'origine inconnue.

BRIS[2], froid, frais. Pour *brig*, égal à « frig » du latin « frigus », froid, et à ῥιγ pour Fριγ de ῥῖγος, même sens, et ῥιγέειν, frissoner. En gaélique « brisg » et « brisog », vif, en cornique et en gallois « brysg » même sens. En français : **brise**, vent léger et frais, proprement vent vif (en espagnol « briza », en italien « brezza »).

BROG, ceindre, enclore. Pour *mrog*, reliée à *marg*. D'où **brogion*, district, contrée, proprement pays limité, mot conservé dans l'irlandais « brug », le breton « bro » pour « brog », le cornique « brou ». Par un diminutif **brogilon*, latinisé en « brogilum », nous avons « breuil » pour **broguil,** bois taillis servant de retraite au gibier et généralement fermé de haies ou de murs (en oc « bruel », « bruelh » ; en italien « broglio », etc.). De même origine, la seconde partie du nom de peuple : Allobroges.

BROND, diviser. Variante de *brand* et de *brind*. D'où notre mot **bronde,** pousse d'arbre, branchette, et son diminutif, plus souvent usité, **brondille**, égaus à « brinde » et « brindille ». Même racine dans le latin « frons », génitif « frondis », feuillage.

BRUC[1], bruire. Variante faiblie de *brac*. D'où **bruci* et **brugi*, dans le bas latin « brugire » et dans notre mot « bruire », pour *bruir et **bruguir**, sans besoin de la participation du latin « rugire », rugir, de Darmesteter.

BRUC[2], diviser, fendre, briser. Variante de *breuc*. D'où *bruca* et *bruga*, qui se retrouvent dans le bas latin, aujourd'hui en français **brugue** et « bruge » (en breton « bruk » et « brug »), avec le dérivé **bruguière** et « brugière », altéré en « bruyère ». Ce dérivé ne devrait être employé que pour désigner un terrain où croît la brugue, un pays de brugue (confrontez « cressonière », lieu où croît le cresson, « garan-

cière », champ de garance, « linière », champ de lin, « sapinière », bois de sapin, etc.). Parmi les noms de lieus venus de *bruga,* se trouve Brugalina, aujourd'hui Brujaleine, dans le Cantal. Confrontez le grec φρύγανον, fraction de bois, etc.

BRUS, déchirer, etc., variante de *bris* et de *bres.* D'où un adjectif **bruscos*, dans notre français **brusque,** cassant. En breton « brusk », l'estomac d'un animal, partie du corps qui broie les aliments.

BUC[1], creuser, percer. D'où : **bucos*, creus, dans notre mot ***buc,** inusité au simple, mais resté dans « trou », pour « trouc », « trauc » et **trabuc** (« trauc » se conserve dans l'oc, et « trabuc » en nom propre) ; et **buca,* devenu en bas latin *buga*, dans « bue », « buhe », etc., pour **bugue,** récipient en bois creusé, par extension cruche, au diminutif « buhot » pour **bugot,** coudier, sorte de goulot en bois, dans lequel les faucheurs trempent leur cout ou pierre à aiguiser. Le mot « bue » ou « bugue » a pu être employé quelquefois en parlant d'une grosse cruche, mais il n'y a pas là motif de recourir au germanique « buh », ventre. En italien « bugo », trou.

BUC[2], écoulement; par extension, saleté. Équivalant à *muc* de **muccos,* porc, du latin « muccus » et du grec μυξα, morve. D'où : **buccia* et **bugia,* dans notre mot « boue » pour **bougue,** écoulement de fumier, fange, déclaré d'origine inconnue.

BUC[3], enfler ; être gros; être toufu. Variante de *boc.* D'où : **bucsa,* dans **busse,** outre, toneau, égal à « bosse » ou « boisse » (dans les dialectes, le mot a aussi le sens de ventre : « busse de bren », ventre de son, terme d'injure) ; et un transposé *busca,* dans **busque** et « busche », cette dernière forme devenue « bûche ». Darmesteter done come inex-

pliqués « busse » et « bûche ». Un parallèle de ce dernier est **buque,** d'un précédent **buca* ou **bucca,* et nous avons, de cette forme, « ébuard », pour *ébugard et **esbucard,** gros coin à fendre les buques, déclaré d'origine inconnue. Parmi les nombreus noms de lieus de cette origine : Bouchy, d'un précédent Buccidum, pour Bucseton.

BUC[4] fuir. Variante de *beuc* et égale au latin « fug » de « fugere », même sens de fuir. D'où **buccos,* devenu en français **bouc** (en ancien irlandais « bocc », en gallois « bwch », en breton « bouc'h », en alemand « bocke », en aragonais « boque »), avec le dérivé **boucher,** marchand de viande caprine et, aujourd'hui, par généralisation, marchand de n'importe quelle viande.

BUG, dévier, obliquer, courber. Variante de *beug.* D'où nous avons : **bouger,** proprement dévier, mot qui ne peut aucunement venir du prétendu « bullicare » doné par Darmesteter (l'oc « boulegar », comparé par cet auteur, est d'ailleurs pour *boudlegar, d'un précédent *bodulicar, de *bodular, dérivé du celtique **bodula* et **botula,* avec la même contraction que dans l'actuel « boula », borne, et dans le français « boule », pour « boudoule », chose ronde, de *bot*); et **bougon,** esprit mal fait, pli gênant dans un vêtement, avec le dérivé « bougoner » (en orléanais, ce verbe signifie faire quelque chose maladroitement, de travers). Même racine dans l'irlandais « boga », arc, l'italien « buga », mensonge, c'est à dire parole qui n'est pas droite, parole fausse, et dans l'alemand « bug », courbure, « bogen », arc (l'alemand moderne a « biegen », tourner, mais ce mot a dû nous être emprunté).

BUS, lèvre. D'où l'irlandais et le gaélique « bus », même sens de lèvre, et « busag », un baiser. Dans des inscriptions : Busumarus, Bussumarus, pour Busumaros et Bussumaros,

surnoms signifiant : qui a de grandes lëvres. Voyez l'équivalente *mus,* qui nous a doné « museau ».

BUT, enfler; être gros. Variante de *bot.* D'où : *buttis,* outre, grand vase, et diminutif *buticula,* petite outre, gourde (l'un et l'autre transmis par le bas latin), dans **boute,** aujourd'hui toneau, mot égal à « bote » et à « bosse » du même sens, et **bouteille;** **butos* ou **buttos,* dans **but,** rondeur, point auquel on se propose de parvenir, point que l'on vise, avec sa forme féminine **bute**, éminence de terre, petite montagne ronde, **buter,** etc. Darmesteter reconnaît que « but » est une forme de « bout », mais il déclare cette forme d'origine douteuse. Pour moi, je trouve que l'écart entre *bot* et *but* n'est pas plus grand qu'entre *boc* et *buc,* de la même famille, et qu'il est moins grand qu'entre *brac* et *bruc,* rompre, *cars,* courir, et le latin correspondant « curs », de « currere » pour « cursere », etc.

C

CAC[1], couvrir. D'où : **caci,* dans notre verbe **cacher,** soustraire à la vue; et **cacula,* dans l'oc « caula » pour « cagoula », capuchon, prépuce, envelope du gland de chêne, de la noisette, et dans notre mot **cagoule**. Darmesteter confond le verbe « cacher » ci dessus avec « cacher », fouler, et il done, pour origine, un hypothétique « coacticare », de « coactus », rassemblé, mais cette origine est impossible pour l'un et pour l'autre. Voyez *cuc.*

CAC[2], fouler, presser. D'où notre verbe **cacher,** avec ses dérivés **cachet,** objet qui presse (la cire), **écacher,** comprimer, déformer en pressant, par extension écraser : « écacher du sel »; etc. Même racine dans l'oc « cais », et « caissal », dent molaire, et l'alemand « hacken », pour

« kacken », talon, qui foule la terre (pour le sens, confrontez le latin « calx », talon, qui a produit « calcare », fouler aus pieds). Come je viens de le dire à l'article précédent, je n'admets pas l'origine latine « coacticare », qui n'explique point, d'ailleurs, l'oc « cais » ni la parenté de l'alemand « hacken ».

CAG, enclore. D'où : **caion* pour **cagion,* enclos, dénoté par l'irlandais « cae », même sens de enclos, le gallois « cae », cloture, l'ancien breton « caiou », fortifications, et « cae », enclos, haie, aujourd'hui « kaé ». C'est de là que nous avons **cai,** sorte de digue, de cloture, altéré en « quai » (en bas latin « caium », enclos, copié de *caion*), et **chai,** célier à vin, enclos pour le vin, pour la récolte, mot qui ne peut être que le chuinté de « cai » et ne peut aucunement venir du prétendu « caveum » de Darmesteter. Même racine dans l'alemand « hag », haie, cloture.

CAL[1], être blanc, être lumineus. D'où **calos,* blanc, et **calios,* blanchâtre, ce dernier se retrouvant dans notre adjectif « caille » pour **calie** (avec la même prononciation), tacheté de blanc, et le diminutif ocien « caliol », qui s'emploient en parlant des homes dont la chevelure a des parties blanches, et en parlant des bœufs dont la robe est pareillement marquée de blanc. Nous avons aussi : **calamande,** étofe de laine lustrée, **calandrer,** lustrer, et la première partie de **caillebot,** arbrisseau à fleurs blanches en bouquets, mots déclarés d'origine inconnue. Même racine dans le grec καλός, beau.

CAL[2] être dur. D'où : **calos,* dur, dans **cal** ou « chal », pierre; **calios,* dans **cail** ou « chail » (les enfants jouent aus cails, la bute aus cails), avec dérivé ***caliasse,** devenu « caillasse », marne pierreuse; **caliavos,* devenu **caliovos* et **caliouos,* et aujourd'hui « caillou » pour **caliou** (en oc.

avec l'*a*, « caliau »); **caletos*, dans le breton « kalet », le cornique « cales » et « calas », et l'irlandais « caladh », dur; **caletis*, devenu **caledis* et *caldis*, pays de pierres, d'où Caledones, les habitants d'un pays pierreus dit aujourd'hui pays de Caux, et notre mot **causse**, également pays pierreus : « les causses du Lot, les causses du Tarn » (le latin « calx », chaux, de Darmesteter, n'est pour rien ici (confrontez la Crau des Bouches du Rhône, de la racine *crav*, même sens de pierre); **calcos*, testicule, proprement caillou, dans le breton « kalc'h », même sens; **calcios*, égal au précédent et devenu **callios*, aujourd'hui « caill » dans le gallois, et « kalc'h » ou « kall » dans le breton (avec mouillement des *ll*); et nos autres mots français : **cale**, forme féminine de « cal », coin en bois faisant fonction de pierre, chose dure que l'on place sous un objet pour le faire tenir d'aplomb, et le verbe **caler** (l'alemand « keil » peut avoir la même origine, surtout s'il est emprunté, mais il ne me paraît point être le père de notre « cale », quoi qu'en pense l'auteur cité plus haut), et **calapier**, devenu « clapier » (confrontez, pour la contraction, le latin « clamare », pour « calamare », dérivé de « calare » (en bas latin « clapus », traduit par « acervus lapidum, hara cunicularia », les garennes étant fermées d'abord au moyen de pierres superposées de manière à laisser des trous de retraite). En breton « kloppen », crâne, pour « klok-penn », proprement rocher de la tête, en cornique et en gallois « clog », rocher, en vieil irlandais « cloch », pierre. Le germanique « klapp », faire du bruit, doné par Darmesteter pour « clapier », ne concerne aucunement les lapins, car ces gros animaus, quoique le pouvant selon cet auteur, n'ont aucun intérêt à casser les pierres.

CAM, habiller. D'où : *camisia*, que S. Jérome done come désigant un vêtement des soldats gaulois. En ir-

landais « caimis », en gallois « camse », aube de prêtre; en oc « camisa », en breton « kams », en français **camise** et « chemise ». L'alemand « hemd » est de la même racine.

CAMB, courber, fléchir. D'où : **cambos,* courbe; le verbe **cambiama,* dénoté, selon d'Arbois de Jubainville et Holder, par le bas latin « cambiare » et le français **cambier,** devenu « canjer » et « chanjer », par l'alongement de l'*i* et la chute du *b,* avec remplacement de l'*m* par *n,* proprement, tourner (en irlandais « cam », en breton « kam », autrefois l'un et l'autre « camm » et « camb », courbe (même racine dans le gothique « kampf », courbe, le grec καμπή, courbure, pli, κάμπτειν, courber, κανθός pour καμπτός, coin de l'œil, courbure, etc.); **camba,* jambe, dans l'oc de même grafie, c'est à dire membre qui fait flexion; **cambitos,* même sens que *cambos* et devenu **cambtos,* dont nous avons, avec chute du *b* et avec *n* demandé par le *t*, **cant** et « chant », côté, bord, particulièrement côté étroit d'une pièce de bois ou d'une pierre (« poser sur chant », poser sur côté (le latin « canthum », grec κανθός, doné par Darmesteter, n'est qu'un frère), le diminutif **cantel** ou « canteau » et « chanteau », bord d'un pain, etc. Nous avons aussi : **canton,** coin de la cheminée où l'on s'assied, coin d'un champ, par extension petite division de territoire, proprement coin de pays, d'un neutre **cambton* (l'italien « cantone », avancé par l'auteur cité plus haut, n'est pas le père de notre mot, car « canton », du sens de coin, est répandu dans tous nos dialectes); **cantre,** chassis d'ourdissoir, que le même auteur, ne pouvant le dériver du latin ou de l'italien, déclare d'origine inconnue; **cantier,** lisière d'un bois, et « chantier », chacune des deus pièces de bois sur lesquelles est posé un fût, pièce qui soutient un côté ou qui forme côté, bord d'un champ où l'on répare les outils aratoires, emplacement où l'on entasse le bois ou les pierres, et, par extension, lieu où l'on fait des travaus de charpente ou au-

tres, mot que le même savant tire du latin « cantherius », cheval hongre, parce que le cheval hongre porte quelquefois des charges (!); la première partie de **cantepleure** ou « chantepleure », canelle de toneau, proprement qui fait couler à côté (et dispense de déverser le grand pot pour une petite quantité, ou le toneau, depuis qu'il existe des toneaus), mot que toujours le même savant tire de « chante » et « pleure », des verbes « chanter » et « pleurer », à cause, dit il, du bruit que fait le liquide en coulant (!) ; etc. (Noms propres : « Cambodunum » pour « Cambodunon », le coteau courbe, etc.)

CANT, avec; près de. Nasalisée de *cat.* En ancien gallois « cant », en ancien breton « cant », aujourd'hui « **gant** ». En français, dans les dialectes picard, normand, orléanais, vendômois et autres, **cant** : « venez cant nous », venez avec nous.

CAP[1], couvrir. D'où : *cappa,* manteau, dans le bas latin de même grafie et dans notre mot **cape** ou « **chape** » et dérivés; et *capanna,* qui nous a doné **cabane,** proprement abri.

CAP[2], saisir, prendre. D'où : **captos,* dans le nom d'home Moenicaptus pour Moenicaptos d'une inscription; **capu,* dans le breton « kaout », prendre (même forme de racine dans le latin « capere », même sens, « captus », égal à « captos », etc. (en alemand « haft » pour *hapt et *kapt, prise, en grec κώπη, poignée); **capia,* devenu **cabia,* prise, réception, dans notre mot « caje » pour **cabie,** avec alongement de l'*i* et chute du *b.* Voyez la variante *gab,* dont il nous reste un certain nombre de mots.

CAR, corne. D'où : **carvos,* dans le breton « karv », le cornique « carow », le gallois « carow », et équivalant au

latin « cervus » ; et **carnos,* dont le neutre **carnon* avait le sens de trompette (les trompettes étant des cornes de bœufs (en grec, on trouve κάρνυξ et κάρνος, mais ces deus mots sont donés come empruntés au celtique (en vrai grec κέρας, corne, κεραός, cornu, en latin « cornu », corne, et « cervus », cerf); et **carna*, forme féminine du précédent, dans notre mot **carne** ou « charne », angle, corne, coin d'un objet, et les diminutifs **carnel** ou « carneau », petit angle, et **carnelle** ou « charnelle », bordure anguleuse d'une médaille; **carnaria,* dans **carnière** ou « charnière », pièce qui soutient l'angle sur lequel tourne une porte, une fenêtre ou un couvercle de cofre ou de boîte; etc. Avec transposition, nous avons aussi : **cren,** aujourd'hui « cran », d'un **crenos* pour **cernos,* égal à **carnos* (en bas latin, on trouve aussi la forme féminine *crena*), avec le diminutif **crénel** ou « créneau », les verbes **créner**, terme de métier, faire des angles, **créneler,** faire des créneaus, et **encrener** ou, fautivement, « engrener », faire entrer les crens ou crans d'une roue dans ceus d'une autre roue. Darmesteter tire « charne » ou « carne » du latin « cardinem », gond, mais, si ce latin était passé dans le français, il y serait passé avec le sens de gond et pas avec celui de corne, et il présume, pour « charnière », un « cardinaria », de « cardinem »; il done, il est vrai, « cren » et « creneau » pour dérivés de *crena,* mais il fait latin ce *crena,* qui ne l'est pas le moins du monde; et, chose plus curieuse, il tire « carneau » de « créneau », et « carnelle » ou « charnelle » du même « créneau », à cause du pointillé, simple ornement, qui est en dessous de la bordure de certaines pièces et « qui les fait ressembler à un mur crenelé », alors que « carnelle » et « charnelle » s'emploient aussi bien en parlant des bordures non pointillées, non dentelées, et que ces mots sont de beaucoup plus anciens que l'usage de la dentelure (« créneau » est un mot parent, mais il n'aurait pas formé « carnel » ou « carneau » ni « carnelle » et « charnelle », les

altérés n'ayant pas l'habitude de produire des réguliers). Quant à « engrener », le même auteur le confond avec « engrener », garnir de grain, alors qu'il n'est aucunement question de grain dans des noms à crans. Holder relie à *carn*, le *karnia* d'une inscription, traduit par « il entassa », et l'irlandais « carn », amas de pierres, former un tas, une élévation, étant, au propre, former une pointe, une corne. Par un dérivé **carnacos* ou peut-être **carnacon*, nous avons les noms propres Carnac, Charnay et autres. Les Carnutes, peuple, tiraient leur nom de *carnas*, forme de *carnos* et de *carnon*, au sens de trompette.

CARS, courir. D'où : *carros* pour **carsos*, latinisé en « carrus » et devenu, dans le picard et autres dialectes, car et, en français « char » ; **carrarius*, latinisé en « carrarius », fabricant de chars ; etc. En ancien irlandais « carr », en gallois « carr », en breton « karr », char. Noms gaulois : Carros, surnom du dieu Mars ; Carrotalus, pour Carrotalos, qui a le front semblable à celui du dieu Carros, selon d'Arbois de Jubainville ; etc. Même racine dans le latin « currus », pour « cursus », char, « currere » pour « cursere », dont l's se retrouve dans « cursum », etc. En alemand « ross », cheval, coursier, pour « hross », « kross » et **kors*.

CAS, gland. D'où un dérivé *casnos*, arbre qui produit le gland, dans notre mot « quesne » ou « chesne », « quêne » ou « chêne », pour « caîne » et **caisne**. Même forme de racine dans le latin « castanea », châtaigne, fruit similaire du gland.

CAT[1], avec ; près de. D'où : *cata*, dans notre mot « châlit », pour l'ancien français « chadelit » et pour **cadelit**, bois de lit, proprement ce qui va avec le lit (en oc « cadaliech »). Nous avons aussi : avec chute du *t*, **chabrot**, bouillon mé-

langé avec du vin (1); « chagrin » pour **chacrin,** inquiétude, mauvais pressentiment, douleur morale (composé avec **critnos*, de *crit,* avoir peur); etc.

CAT [2], regarder, épier. D'où *cattos*, latinisé en « cattus » et resté dans l'irlandais et l'oc « cat », le breton « kaz », autrefois « kad », le gallois « kath », le français **cat** et « chat », etc. Noms propres, dans les inscriptions : Cattos, Cattus, et féminin Catta.

CEN, engendrer. D'où *cenos,* fils (même racine dans l'alemand « kind », enfant); **cenetlon,* genre, mot qui se retrouve dans l'ancien irlandais « cenel », le gallois « cenedl », le breton « kenetl », même sens. En écossais, par altération, « clann », pour « cnelan » et « cenetlan », enfant, descendant, mot passé dans le français : **clan,** tribu, réunion d'un certain nombre de familles, par extension groupe d'individus de même profession. Noms gaulois : Matucenos, Nemetocenos, etc. Voyez *gen.*

CING, marcher; par extension, marcher sur, aller à la conquête. D'où **cingo* et variante *cengo,* je marche; **cengmen,* un pas, dans l'irlandais « ceimm », le breton « kamm », etc.; *cinges,* guerrier, dans l'irlandais « cing » et dans les noms d'homes Cingetorix, signifiant roi de guerriers, Vercingetorix, roi supérieur, chef supérieur des guerriers, Atecingos, Escingos et autres; **cengminos,* devenu **cemminos* et **camminos,* voie (dans des textes du moyen âge, « camminus »), et, en français, avec chute d'un *m*, **camin** et « chemin ».

CLI, fermer. D'où : *clita* et *cleta*, dans le bas latin des mêmes grafies et dans le français **clède,** devenu « clée »,

(1) Le bouillon au vin, d'un très ancien usage, figurait sur la table des Galates).

« cleie » et « claie », avec une autre forme « cloie », **sorte** de treillage, de barrière. En ancien irlandais « cliath », en oc « cleda », en breton « cloet », aujourd'hui « kloueden ».

COM, avec. Équivalant au latin « cum », etc. Dans : *combennones,* cité per Festus et signifiant les voyageurs assis dans la même voiture, dans la même benne; *comber,* amas. qui nous a doné **combre** (pour la seconde partie de ce mot. voyez *ber,* porter), etc.

COMB, courber. Variante de *camb*, D'où : **comba* et **cumba,* pli de terrain, dans le bas latin des mêmes grafies et dans notre mot **combe.** En irlandais « cum », en gallois « cwm », en cornique « cum », en ancien erse « cumb », même sens; en breton « komm », auje, en grec κύμβη, coupe à boire, κόμβος, creus, etc.

COR, courber. D'où : **cortos,* qui se retrouve dans le français **court,** proprement de forme ronde, en courbure, avec participation possible du latin « curtus », écourté, pour ce sens (« curvus », courbe, et κυρτός sont aussi de la même racine); **corta,* féminin du précédent, transposé en *crota* et employé substantivement en français, **crote** (une crote de chèvre, de mouton, etc., étant une chose ronde), mot que Darmesteter déclare d'origine inconnue, avec le verbe **croter,** et son fréquentatif **croteler,** devenu « croller » et « crouler », et employé au double sens de croter (« le faucon croule ») et de rouler (« crouler un navire », le faire glisser sur les coulisses pour lui faire prendre la mer), par extension tomber en débris, en parlant d'une construction, verbe pour lequel le même savant présume le latin « crotalum », castagnette (!!!); **coroccos,* contracté en **croccos,* au féminin **crocca,* au neutre **croccon,* dans **croc,** instrument de forme courbe (en breton « krôk » et « krôg », en cornique « crog »), et **croche;** plus **croccia,* dans **croce* ou « crosse », mots

dont on ne done pas la racine (un autre celtique, **croccennos,* dos, peau du dos, est dans l'irlandais « croccenn », aujourd'hui « croiccann », le breton « kroc'hen », etc. (le grec κόγχη, qu'on a voulu relier, est absolument étranger ici); et **corosos,* contracté en **crosos,* dans **creus,** ravin, pli de terrain, courbure en cavité, que l'auteur cité plus haut déclare inconnu (en oc « cros », avec forme féminine « crosa »). Noms géografiques venus de noms d'homes Cortos et, secondaires, Curtos : Cortoriacos, aujourd'hui Courtray, en Belgique; Curtiacus pour Curtiacos, aujourd'hui Coursay et Coursy dans plusieurs départements; Curtinacus pour Curtinacos, aujourd'hui Courtenay, dans le Loiret; Curtion, aujourd'hui Courson les Carrières (Yone); etc.

COS, gland, variante de *cas.* D'où les dérivés : **coslos* pour **coselos,* noisetier (la noisette étant un fruit similaire du gland), dans l'ancien irlandais et l'ancien gallois « coll »; **coslovidus,* composé avec *vidus,* bois, dans le breton léonais « kelvez »; et **cosluron,* devenu **coluron,* dans **coulre** et « couldre », aujourd'hui « coudre », même sens de noisetier, dont on a fait « coudrier ». En alemand, avec *a*, « hasel », en latin « corulus » ou « corylus » pour *cosulus, que Darmesteter done à tort pour origine de « coudre », car l'*r* de ce « corulus » ou « corylus » constitue une impossibilité.

CRAP, être fort, ferme. D'où **crapnos* et **crappos*, fort, dénoté, selon Holder, par le gallois « craff » et par des noms propres. C'est, à mon avis, de la forme *crapnos* que nous avons, avec chute du *p,* l'adjectif **crâne,** fier, décidé, hardi, courageus, mot qui ne peut, quoi qu'on dise, être le même que « crâne », boîte osseuse qui renferme le cerveau. Même racine dans le slavon « crepo », robuste, etc.

CRAV, sable, pierre. D'où un neutre **cravon,* latinisé en « cravum » (« campus lapideus »), et en même temps un fémi-

nin **crava,* dans le nom de lieu La Crau, pays de sable, de petits caillous, près d'Arles. Voyez la variante en *g,* qui nous a doné « grave », même sens de sable, « gravier », etc.

CRIT, trembler, avoir peur. D'où : **critus,* tremblement, frisson, fièvre, dans le gaélique « crith », le gallois « cryd » et le breton « kridien » ; **critnos,* dans le breton « kren » pour « kretn », et, avec le préfixe *cat,* mais chute du *t,* dans notre mot « chagrin » pour **chacrin,** inquiétude, mauvais pressentiment, douleur morale, mot dont l'origine a été déclarée inconnue; et **critamu* ou **critemu,* latinisé en *critemere, et qui nous a doné, d'un côté ***criémer,** avec le substantif **crième,** crainte, et d'un autre côté, par des intermédiaires *criemre, « criembre » *crienre et *criendre, **creindre** ou, plus altéré, « craindre » (mot que Darmesteter tire du latin « tremere », malgré l'absolue impossibilité d'une pareille substitution d'initiale), avec le substantif **creinte** ou « crainte ». Nous avons aussi, dans les dialectes, un verbe équivalent « crigner » pour **crinier,** venu de *critnos* (en oc « criniar »).

CUC, couvrir. Variante de *cac.* D'où : **cucos,* dans **cuc,** obscur; **cuca,* dans **cuque,** œillière, les œillières que l'on met à un cheval ayant pour but de l'empêcher de voir (par côté); **cucullos,* dans « bardocucullus » pour **bardocucullos,* manteau à capuchon; et **cuculla,* dans **cougoule,** contracté aujourd'hui en « coule » et égal à « cagoule ». En cornique « cugol », en breton « kougoul », en gallois « kowkwl », capuchon, etc. Nom de lieu : Montcuc, mont brumeus, mont obscur.

CUT, couvrir. Variante de *cuc,* mais qui se trouve dans d'autres langues et n'est pas particulière au celtique (en alemand « hutte », cabane, en grec κεύθειν, cacher, etc.). D'où : **cuta* ou **cutta,* dans **cute,** cachette, lieu retiré, et **cuter :**

se cuter dans un trou. En breton « kuz », cachette, « kuza », cacher, en moyen breton « cudennec » pour *cutennec, obscur; en cornique « cudhe », cacher, etc.

D

DAL, façoner, polir. D'où : **dalvos* et **delvos,* au féminin **dalva* et **delva,* dans le gallois « delw », l'ancien breton « delu », forme, l'ancien irlandais féminin « delb », même sens. A mon avis, il nous reste, en français, avec *u* pour *l,* **dauber,** marteler, passé au sens de doner des coups, pour lequel Darmesteter présume un latin « dealbare », parce que « dauber » a signifié quelquefois enduire. Enduire n'est qu'une manière de façoner et je ne vois pas que la signification de doner des coups puisse s'expliquer « facilement », come dit cet auteur, par la façon de travailler de l'ouvrier qui enduit (de blanc ou de toute autre couleur).

DAR[1]**,** déchirer. D'où **darna,* pièce, morseau, tranche, mot resté dans le gallois, le cornique et le breton « darn ». En français **darne,** tranche de lard ou de poisson. Même racine dans le sanscrit « dar », déchirer, « darana », porsion, « darti », peau, dans l'ancien haut alemand « zeran », le grec δέρειν, déchirer, δέρμα, peau, etc. Je relie ici **darte,** altéré en « dartre », maladie de la peau, mot venu d'un **darvita* ou **dervita,* ou bien d'un **derdvieita,* selon Henry. En breton « darvoeden ».

DEI, être lumineus. D'où, selon Holder, **diies,* jour, dans le breton « deiz », etc. (même origine pour le latin « dies »). Par une abréviation *dis,* nous avons, à mon avis, « dîner », pour l'ancien **disner,** prendre le repas du jour, du milieu du jour (mot venu d'un précédent dérivé **disnos* ou **disna,*

mais non du latin « disjunare » pour « disjejunare », doné par Darmesteter, car le mot est absolument distinct de « déjeuner » (confrontez l'irlandais et le gaélique « dinner »), et le substantif verbal de même grafie. En province, c'est encore et avec raison le mot « dîner » qui désigne le repas de midi. Sont également venus de cette racine : *devos* pour **deivos,* dieu, le brillant, au féminin *deva,* le dérivé *devonos,* au féminin *devona* (en latin « deus » pour « deivus », dieu, et « divinus » divin, en sanscrit « deva », en grec ζεύς, et δῖος pour δείϜος), et la première partie des noms de lieus : Deobriga pour Devobriga, signifiant montagne divine, aujourd'hui Miranda (Espagne), Divodurus pour Devoduros, forteresse divine, forteresse des dieus, aujourd'hui Metz (Lorraine), Jouarre (Seine et Marne), Jouars (Seine et Oise, etc.); **divos* et **diuos,* dans le composé irlandais « indiu », hui, le gallois « diu », dieu; un dérivé **diolivos,* dans notre mot « joli », pour l'ancien **jolif,** avec alongement de l'*i* et chute du *d,* come dans « jour », du latin « diurnus », dans Jupiter pour Diupiter, Jovis pour Diovis, et aussi, à mon avis, dans Julius pour Diulius (le *v* de *diolivos* se retrouve dans le verbe « enjoliver » (Darmesteter avance ici un radical *jol* qui n'a jamais existé); et, par une contraction, l'irlandais « din », jour, et les noms d'homes gaulois Dinomagius pour Dinomagios, Dinomagetimarus pour Dinomagetimaros, etc. Même contraction dans le latin « perendinus », d'après demain, « nundina » pour « novemdina », jour de marché, le neuvième jour, dans le sanscrit « dina » pour « divana », jour, etc.

DOC, tirer, conduire. D'où : *doga,* conduite d'eau, transmis par Grégoire de Tours, mot qui nous a doné « doue » pour **dougue,** aujourd'hui altéré en « douve », du sens étendu de réservoir, de toneau, de contenant, et que Darmesteter done à tort pour une altération du grec δοχή, réceptacle, à la rigueur simple frère; **dogilla* et **dougilla,* dimi-

nutif devenu, par la chute du *g* dur, **douille,** tube par lequel certains instruments s'adaptent, et, en terme de charcuterie, canal qui conduit les aliments de la bouche à l'estomac (dans le peuple, on entend aussi, quelquefois : « se rincer la douille », pour : boire un coup), mot que le même auteur dérive du latin « ductile », jamais devenu populaire, et, pour comble, le fait parent de « douillet », maladif, qui vient de « dolere », se doloir (d'où aussi « dolor », douleur); et, en composition avec *an* pour *and*, au sens augmentatif, **andogilla*, **andouille,** gros intestin, gros conduit du corps, grosse douille, mot que le même savant tire d'un *inductile ! Même racine dans le sanscrit « duh », traire, le latin « ducere », conduire, etc.

DRU, fort, solide, vigoureus. D'où **drutos,* qui se retrouve dans le gallois « drud », autrefois « drut », audacieus, brave, fort, le gaélique « druth », volontaire, pétulant, le cornique « dru », beaucoup, et le français « dru » pour **drut,** abondant, épais : « blé dru, pluie drue, herbe drue ». Employé come préfixe, *dru* done un sens augmentatif : *druida* pour *druvida* (de *vid*, savoir, selon d'Arbois de Jubainville et Holder) ; en français **druide,** proprement très sage, supérieur par le savoir.

DUN, coline, forteresse. D'où *dunon,* qui se retrouve dans l'irlandais « dun », même sens, etc. En composition, dans un grand nombre de noms de lieus : Artodunon, aujourd'hui Artun (Loire), Caladunon, aujourd'hui Châlons (Mayenne), etc. Latinisé en « dunum », dans : Augustodunum, aujourd'hui Autun, Lugdunum, aujourd'hui Lyon, Virodunum, aujourd'hui Verdun, etc. Notre mot **dune,** coline de sable sur le bord de la mer, est de la même origine, ainsi que **dunette,** étage élevé sur la poupe d'un navire, proprement petite élévation, petite fortification.

E

EB, odeur, parfum, enivrement. D'où : **ebos,* et un dérivé **eburos,* qui se retrouve dans l'irlandais « ibur », « ibar », aujourd'hui « iubhar », if. En alemand « eibe », même sens ; en latin « ebrius », ivre, « ebulum », hièble ; en breton « evor », bourdaine. L'histoire nous done Eburovices, peuple du pays d'Évreux. Dans la géografie, Eburoialos, aujourd'hui Ebreuil, etc. D'après César, l'if croissait en abondance en Gaule. Voy. *iv*.

EIS, fer. D'où : **isarnos* pour **eisarnos,* qui se retrouve dans l'irlandais « iarn », aujourd'hui « iaran », le cornique « hoern », le gallois « haiarn », aujourd'hui « hearn », et le breton « hoiarn », aujourd'hui « houarn », avec le même sens de fer ; et un dérivé **isarnacos,* armure, qui a produit le gallois « hearnaez », le breton « houarnach », en français « harnais », pour « harnaiche » et **harnache,** avec le verbe **harnacher**.

G

GAB, saisir, prendre. Variante de *cap*. D'où : **gabu* ou **gabi,* équivalent du latin « capere », au fréquentatif **gabali* (en ancien irlandais « gaibim », je prends, en oc « gafar » pour « gabar », mordre) ; **gaba,* substantif verbal, au diminutif **gabella,* prise, perception, dans notre mot **gabelle,** impôt ; un autre **gabella,* dans « javelle » ou **gabelle,** chacune des brassées de blé coupé qu'on couche sur le sillon avant de les réunir en gerbes, c'est à dire la partie prise en

une fois avec la faux ou la faucille; **gabia,* caje, égal à **capia,* de *cap,* et ayant le même sens étendu de maintenir pris, de contenir (come dans le latin « capax »), dans l'oc de même grafie et de même signification « gabia », et dans le français **gabie,** demie hune au sommet des mâts à antennes, **gabier,** matelot qui se tient dans les hunes, et **gabion,** sorte de grand panier qu'on remplit de terre, dans les travaus de défense, proprement récipient; **gabiola,* dans « jaiole » pour **gabiole,** aujourd'hui « geôle »; **gabotos*, dans « jabot », **gabot,** poche sous la gorge des oiseaus; **gabalos,* fourche, latinisé en « gabalus », dans le breton « gaol » et « gavl »; **gabula,* dans l'oc « gaula » et dans notre mot **gaule,** avec extension du sens de fourche à celui de perche et de verge (en vieil irlandais « gabul », fourchette); **gabellos,* dans un français inusité **gavel,** et ses dérivés « javelot » pour **gavelot,** sorte de pique, arme de trait, objet servant à saisir de loin, et « javeline » pour **gaveline** (en irlandais « gabhla », lance, en alemand « gabel », fourchette); **gabata,* devenu **gabta,* dans « jate » pour **gabate;** **gabulon,* dans « jable » pour **gable,** rainure faite au bas des douves d'un toneau pour recevoir le fond, etc. Nous avons aussi, « gafer » pour **gaber,** mordre, saisir, « gafe », harpon, et morsure de la langue, passé au sens de maladresse. Darmesteter done *gabata* come latin, alors qu'il ne peut point l'être, et il ne done rien pour les autres mots, sauf « gabie » et « geôle », qu'il dérive du latin « cavea ».

GAD, lubricité; chose sale. D'où *gadalis,* fille de mauvaise vie, transmis par des textes latins et resté dans le breton « gadalez ». Nous avons, en français, de cette racine : **gadoue,** prostituée de bas étage, et matières fécales.

GAL, être dur. Variante de *cal.* D'où **galos,* dans notre mot **gal,** égal à « cal » et à « caillou », et uniquement em-

ployé aujourd'hui au diminutif, **galet** et « jalet »; avec une forme féminine **galette,** pâtisserie ronde et plate en forme de galet.

GALB, être gras, gros. D'où un adjectif devenu nom propre dans Galba, prince du Soissonais, dont parle César. En vallon « galba », gourmand, qui fait ventre ; en irlandais « galbha », force du corps ; en français **galbe,** ventre, contour, rondeur, et le dérivé **engalber,** terme de potier. Même racine, au sens de gras, dans l'alemand « kalb », veau. Il va sans dire que l'italien « garbo », de Darmesteter, ne peut être le père de notre mot « galbe ».

GAMB, courber, fléchir. Variante de *camb.* D'où : *gamba,* égal à *camba,* dans notre mot **gambe** ou « jambe », proprement membre qui fait flexion, et le dérivé **gamba-der;** **gambita* et **gambta,* dans « jante » pour **gante** (avec la même chute du *b* et le même changement de l'*m* en *n* que dans « cant » et « chant », côté), pièce de bois courbée faisant partie d'un cercle de roue.

GARS[1]**,** courir. Variante de *cars.* D'où **garris* pour **garsis,* jambe, qui se retrouve dans le gallois et le breton « garr », l'irlandais « gairr », etc. En oc, par une forme en *a* : « garra » ; en français **garre,** même sens de jambe, et le diminutif « jarret » pour **garret,** partie inférieure de la jambe.

GARS[2]**,** éminence. Équivalente de *vars* et de *bars.* D'où nos mots : **garrot,** partie saillante située au dessus des épaules, chez le cheval, le bœuf, etc., proprement petite hauteur, et **garrot,** égal à « barrot », bâton, petite barre, mots déclarés d'origine inconnue.

GARS[3], être supérieur. Variante de *vars,* même sens, et se reliant à *bars* et *vars,* éminence. D'où nos mots **gars** et **garson,** proprement mâle (le féminin **garse** et son diminutif **garsette** sont postérieurs); plus : **gars** et « jars », mâle de l'oie, et « garron » pour **garson,** mâle de la perdrix, etc.

GART, enclore. D'où : **gartos,* enclos, dans le breton « garz », pour un précédent « gard », dans le gallois « garth », le cornique « gart » et le français « jard » pour **gard,** conservé dans quelques pays, et employé dans les autres au diminutif, « jardin » ou **gardin.** Notre mot ne doit absolument rien à l'alemand « garten », ni à l'anglais « garden », qui ne sont que ses frères. Voyez *gort.*

GAS, habiter. Variante de *vas,* qui nous a doné *vassal,* proprement home qui fait partie de la maison. D'où notre mot **gas,** fusioné avec « gas » pour « gars » (confrontez « dos » pour « dors », du latin « dorsum », etc.), et le composé « gamin », pour **gasmin,** enfant qui n'est plus gosse, qui a quité la robe et porte la culote, proprement petit gas, dont l'origine est déclarée inconnue (pour la position de l'adjectif « min », confrontez les noms « Comaltocaros », « Launocaros » et autres, cités à l'article *car,* aimer, etc.).

GAV, saisir, prendre. Variante de *gab.* D'où : **gavos* et un dérivé **gavios,* dans **gave** et **gavion,** gosier, et le verbe **gaver,** gorger de nourriture; *gavata* ou *gauata,* égal à *gabata* et devenu *gauta* et *gauda,* dans **gaude,** égal à « jate »; un parallèle **gavata* ou **gavita,* dans le breton « gaved » et dans notre mot « joue » pour « joude » et **gaude,** proprement chose qui reçoit (Darmesteter done *gavata* come latin!); et un parallèle **gavania,* devenu **gaunia,* dans le central « gaugne », pour **gaunie** (avec la même prononciation), passé au sens de figure : « un coup de poing sur la

gaugne » (en oc « gaunia » et un dérivé « degauniat », qui a la figure de travers).

GEM[1], lier, unir. D'où **gemelos,* chaîne, dénoté par l'irlandais « gemel », etc. Même racine dans le latin « geminus », frère jumeau, dans le grec γάμος mariage, et dans les noms propres de plusieurs inscriptions : Gemeliacus pour Gemeliacos, etc. Nous avons, en français, **gimelette,** altéré en « gimblette », petite pâtisserie en forme d'anneau (en oc, au masculin, « gimelet » ; à Paris, les gimelettes sont séparées, mais, en province, elles sont jointes et forment une chaîne.

GEN[2], produire, engendrer. D'où : *genos,* naissance, fils, qui se trouve dans l'ancien irlandais « gein » et dans Boduogenus pour Boduogenos, Camulogenus pour Camulogenos et autres noms d'homes; *gena,* fille, dans Nemetogena, etc. Il nous reste en français, avec conservation du *g* dur, représenté par *gu :* **guenipe,** fille de mauvaise vie, **guenon** et **guenuche,** proprement laide petite fille, laide petite femme. En breton « genel », enfanter; en latin, « gi-gnere » pour « gi-genere », engendrer, « gens », famille, race, « natus », pour « gnatus » et « genatus », né, « cognatus », parent; en grec γυνή, femme, γένος, égal au gaulois *genos,* etc.

GI, hiver, froid. D'où : *giam,* dans l'irlandais « gam » et le breton « goam »; *giamon,* le mois de janvier, dans l'inscription de Coligny ; et **gibros,* dans notre mot « givre » pour **gibre,** déclaré d'origine inconnue. Nous avons aussi **gibouler**. Même racine dans le latin « hiems », hiver, et « hibernus » (ce dernier avec *b* come **gibros*), dans le sanscrit « hima », froid, le grec χεῖμα, tempête (d'hiver), etc.

GIB, courber. D'où **giba,* crochet, chose crochue, dans notre mot **gibe,** harpon, engin de chasse, mot inusité

depuis qu'on chasse au fusil, et ses dérivés **gibecer,** chasser, et **gibecière,** encore employé. Nous avons aussi : **gibelot,** terme de marine, pièce de bois courbée; **gibet,** petite gibe, bâton crochu, fourche, potence; **gibier,** produit de la chasse, etc.; et, avec conservation du *g* dur, représenté par *gu,* **guibe,** jambe ou membre qui fait courbure, flexion, et son diminutif **guibole** (en parlant d'un enfant : « il se tient déjà sur ses guiboles »; en parlant d'un home chétif : « il ne tient pas sur ses guiboles); **guibet** et **guibelet,** moustic, insecte à longues pates; plus, **gibe,** forme de « guibe », jambe, et **giber,** remuer les jambes. Je vois la même racine dans le latin « gibba », bosse, courbure en rondeur.

GIG, marcher. Centrale et méridionale. D'où **giga,* jambe, resté dans notre mot « gigue » pour **guigue,** avec diminutif **guigette,** devenu « guiette », pièce en contrefiche dans une charpente, petite jambe de soutien, et autres dérivés, parmi lesquels « guètre », pour l'ancien « guietre » (en bourguignon « guiatre ») et pour **guiguètre,** envelope de la jambe, d'un précédent **gigatra* pour **gigatera.* Jusqu'à présent, « gigue » et nos autres mots ont été déclarés d'origine inconnue. Même racine dans le latin « gigas », grec γιγας, géant, qui a de longues gigues. Voyez la forme nasalisée *ging.*

GIMB, courber. Nasalisée de *gib.* D'où nous avons : avec conservation de la dureté du *g,* **guimbarde,** nom d'un char garni de prolongements inclinés, formant crochets, pour le transport des gerbes et autres récoltes, nom d'un petit instrument de musique, demi cercle de laiton ou d'acier, terminé par deus branches entre lesquelles est une languette qu'on agite avec le doigt, tandis qu'on tient l'instrument entre les dents, nom d'un outil de menuisier ou de sculpteur, pour unir le fond des creus; et « régimber » ou **réguimber,** ruer, refuser d'avancer, en parlant des animaus, jeter les

jambes (en ancien français, on trouve aussi la forme « régiber »).

GING, marcher. Nasalisée de *gig* et se reliant à *cing*. D'où nous avons, : **ginguer** et « gingler » pour **gingueler,** gambader, courir, folâtrer, égal à « giguer », et déclaré, come lui, d'origine inconnue. Même racine dans le gallois « rhygyng », trot.

GLEI, être visqueus. D'où : *glis,* terre tenace, transmis par Isidore (en latin « glus » et « gluten », glu, cole, en alemand « kley », argile, « kleben », se coler, en gallois « glyd », cole, en grec γλοιός, graisse visqueuse, etc.); *glitia,* dans notre mot **gleise,** devenu « glaise »; et *glita,* dans **glette,** écume, bave, chassie, matière impure. J'ajoute un **gleira,* pour **glebira,* avec le même *b* que dans l'alemand « kleben » ci dessus, et variante **glaira,* que dénotent le gallois « glyfoer » et « glafoer », le breton « glawren » et le français **glaire,** que Darmesteter veut faire venir du latin « clarus », clair.

GOB, saisir, prendre. Variante de *gab*. Dans le gaélique « gob », le gallois « gwp », bouche, et le français **gober,** manger, avec ses dérivés : **gob,** bouchée (« avaler tout de gob », avaler d'un seul trait, d'une seule bouchée), **gobe,** boulette, **gobet,** petite bouchée, **gobeter,** crépir en faisant entrer le plâtre ou le mortier dans les joints. J'ajoute : **gobel,** avec son diminutif **gobelet**, et « jobe » pour **gobe,** au sens de niais, qui croit tout, exactement qui gobe tout, avec son augmentatif « jobard » pour **gobard,** déclarés d'origine inconnue.

GOD, lubricité. Variante de *gad*. D'où un verbe **godu,* dénoté par l'ancien irlandais « goithim », cité par Holder et

traduit par « futuo ». Nous avons, de cette variante, les populaires **gode** et **godiller.**

GOLB, être gros. Variante de *galb*. D'où : un dérivé **golbios,* au féminin *golbia,* que dénote notre mot « gouje » pour « goubje » et **goubie,** avec l'accent sur *ou*, grosse femme ou grosse fille; et un autre dérivé, **golbiatos,* dénoté par « goujat » pour **goubiat,** valet d'armée, valet de chantier, c'est à dire home lourd, home impropre à un service agile. Le mot « gouje » ci dessus est tout distinct de « gouje », outil en forme de bec, qui vient de la racine *gulb,* pointe.

GON, blesser, tuer. D'où le verbe **gonu,* resté dans l'irlandais « gonim », je blesse, je tue; et **gonitos,* celui qui blesse, qui tue, selon d'Arbois de Jubainville. En oc « agounir », fatiguer à l'excès, exténuer, abatre. En français, nous avons, à mon avis, le même verbe **agonir,** avec la signification de abatre (sous le poids d'injures). J'ajoute **agonie,** angoisse, venu d'un précédent *agonia,* qui se trouve en bas latin et que l'on tire à tort du grec ἀγωνία (de ἀγών et ἄγειν, de la racine *ag.*). Le mot « agonie », jadis « agoine », a été refait sur le bas latin ou sur un dialectal, mais l'origine est restée la même que pour « agonir » : le verbe celtique *gonu,* devenu « gonir » et augmenté du préfixe *a* pour *ad.*

GORM, être bouillonant. Pour *vorm* et se reliant à *borv*. Dans notre mot **gourme,** maladie des chevaus, proprement écume, et maladie humaine, éruption.

GORT, enclore. Forme de *gart:* D'où **gortos,* égal à **gartos,* enclos, jardin, et qui se retrouve dans l'ancien irlandais « gort », etc. De cette forme en *o*, nous avons **gord,** rang de perches en angle au fond d'une rivière, fermé par un filet où le poisson vient se prendre, proprement clôture.

Même racine dans le latin « hortus », jardin, enclos, le grec χόρτος, etc.

GOV[1], crier. Primitive de *bov*. Dans le breton « gouela » et « govela », gémir, pleurer, « gouélan », oiseau de mer dont le cri est plaintif, avec l'emprunté français « goélan » ou **gouélan**. Nous avons aussi un populaire **goualer,** crier : « il ne chante pas, il gouale ». En ancien slavon « govarn », alarme; en grec γόαειν, se lamenter, gémir.

GOV[2], saisir, prendre. D'où : **govos* et **gouos,* équivalant á **gavos* pour **gabos,* gorge, dans notre inusité **goue** et son dérivé **gouer,** égal à « gaver », dans « engouer », obstruer la gorge, au passif être complètement pris par une persone (« il s'est engoué d'une chanteuse »), déclarés d'origine inconnue; **govisa,* dans **gouèse** ou « goise », même sens de gorge, et **govisarios,* dans **gousier,** ou « gosier », et leurs dérivés, pour lesquels mots Darmesteter avance un radical *gos!* Nous avons aussi : « goinfre » ou **gouanfre,** grand mangeur, et **gouaille,** perche, verge, égal à « gaule », de la forme *gab,* et le verbe **gouailler,** batre avec une verge, par extension doner une correction verbale, se moquer, mots déclarés, come les premiers, d'origine inconnue.

GRAV, sable. D'où : **gravon,* qui se retrouve dans l'ancien cornique « grou » pour « grau »; *grava,* forme féminine, qui reste dans l'oc de même grafie et dans notre mot **grave**, et ses dérivés, **gravier** et autres. Même racine dans l'irlandais « grian », le gallois « graian », sable, et le breton « grouan », gravier, etc. Voy. *grèv.*

GREC, ceindre. Pour une précédente *vrec*, secondaire de *vrac* (voyez *brac*). Dans nos mots : **grèque,** ornement fait de lignes brisées à angle droit entrelacées, soit ornement en

cordes, et suite d'encoches au dos d'un livre, pour loger les fisselles ou nerfs ; et **grègue,** culote, employé au pluriel, come l'oc et l'espagnol « bragas » : « tirer ses grègues » ou « sauver ses grègues », s'enfuir (en cornique « grugis », en gallois « gwregys », ceinture). Le féminin de « grec », relatif à la Grèce, doné par Darmesteter, après Littré, est tout à fait étranger ici.

GREV, sable. Variante de *grav*. Dans **grève,** même sens de sable, par extension rive sabloneuse, endroit sablé (autrefois, à Paris, « la place de grève », aujourd'hui la place de l'Hôtel de Ville, lieu où se tenaient les ouvriers sans travail, d'où l'expression « faire grève »), etc.

GULB, pointe. D'où **gulbia,* bec, et **gulbanos,* aiguillon, qui se retrouvent dans l'ancien irlandais « gulba » et « gulban », même sens, dans l'oc « goubia » et, avec alongement de l'*i* et chute du *b*, notre mot « gouje » pour **goubie,** avec l'accent sur *ou,* outil de fer à lame creuse pour évider le bois et qui a, ainsi, la forme de l'une des deus parties d'un bec (en ancien gallois « gilb », bec et sorte d'outil à percer, en cornique « geluin », « gelvin », bec). Darmesteter done un latin « gubia », qui n'existe aucunement dans la latinité. Ce mot n'est que bas latin, et il est une altération du celtique *gulbia.*

GUN, vêtir, enveloper. D'où : **gunna* et **gonna*, robe, dans le gallois « gwn », l'oc et l'espagnol « gona » et le français **gone,** même sens (aujourd'hui, « gone » n'est plus guère employé qu'en terme de marine, pour désigner un baril ou envelope de vivres, mais le dérivé **gonichon** s'emploie dans d'autres cas, particulièrement pour désigner le cornet qui forme la robe d'un pain de sucre) ; **gonsa,* égal à **gonna*, dénoté par le verbe ***gonser** ou « engonser », enveloper : « il est engonsé », il a le cou perdu dans son habit (Roque-

fort identifie ce mot à « esconser », cacher. qui, à mon avis. vient du latin « absconsus », come l'oc « escoundre » vient de « abscondere », et Darmesteter, après Littré, le tire de « gond »!. et par **gonse** ou. altéré, « gosse », enfant en robe et son féminin « gonzesse » pour « gonsesse ».

I

I, nourriture; blé, seigle. Pour *pi.* D'où **itu*, égal au sanscrit « pitu », nourriture, et qui se retrouve dans l'ancien irlandais « ith », le cornique « hit », le breton « ed », même sens de blé. En ancien gallois « itlaur », aire d'une grange, où on bat le blé; en ancien irlandais « ithim », je mange; etc. (Holder. A mon avis, il nous reste, en français, avec le préfixe *dis*, indiquant privation : **disette** (en breton « dised », proprement manque de blé, manque de récolte). Darmesteter déclare ce mot d'origine inconnue, et il est, ici, plus sage que certains de ses devanciers, qui l'ont tiré d'un latin présumé « desecta », qui serait venu de « desectum », supin de « desecare », composé de « secare », couper, ou bien d'un « desinere », cesser, sans compter ceus qui ont vu un *j* dans l'*i* d'une forme « disiete », et qui ont dérivé le mot de « déjeter »!

IEU, jeune. D'où **iovencos* et **iuvencos,* se retrouvant dans le breton « youank », le cornique « yonc », « youenc », l'oc « joubenc », etc. En gothique « juggs » pour « jungaz », en alemand « jung », en sanscrit « yavan », en latin « juvenis », même sens de jeune. Un latin « juvincus », du sens spécial de jeune taureau, est analogue, pour la forme, au celtique *iuvencos*. Il y a eu, à mon avis, confusion de ce dernier et de « juvenis » pour notre mot **jeune,** mais je revendique entièrement, pour le celtique, les dérivés **jouvence** et **jouvenceau**.

IUG, joindre. D'où **iugon,* joug, pièce de bois qui sert à joindre les bœufs, mot qui se retrouve dans le gallois « iou » pour « ioug », aujourd'hui « iau », le cornique « iou », le breton « ieo », etc. En sanscrit « jugam », en gothique « jukusi », en alemand « joch », en latin « iugum », « jugum », en persan « iough » en grec ζυγόν, même sens du joug. A mon avis, nos pères n'ont pas eu besoin d'emprunter le latin « iugum », « jugum », puisqu'ils avaient *iugon,* et notre mot **joug** est celtique. Au sens figuré, « joug » signifie servitude : « être sous le joug de quelqu'un », « le joug de la loi », etc. Dans l'antiquité romaine, « jugum » était également employé pour désigner la pique liée horizontalement sur deus autres plantées en terre et sous laquelle on faisait passer les vincus pour les humilier. Dans les noms propres gaulois : Veriugodumnus pour Veriugodumnos, Rigoveriugus pour Rigoveriugos, etc. Veriugodumnos était (selon, d'Arbois de Jubainville, Ernault et Dottin) une divinité gauloise associée au dieu greco romain Apollon, dans une dédicace trouvée à Amiens. « On sait (disent ces auteurs) qu'Apollon était l'expression d'une conception de même origine que celle à laquelle Hélios, le soleil, donait son nom. Hélios avait un char de quatre chevaus. On aura probablement assimilé Veriugodumnos à Hélios, et l'association de Veriugodumnos à Apollon en aura été la conséquence ». Dans une inscription de Valence, un autre nom est écrit avec un *c :* Veriucus pour Veriucos, et ce nom me fait penser qu'il y avait en Gaule deus formes de la racine : *iug* et *iuc.* En oc, il existe un mot « joc » qui me paraît dénoter un ancien **iocos, *iucos,* du sens étendu de solide : « lou tene joc », je le tiens solide, je le joins (des mains) d'une manière solide. Je crois pouvoir relier à la même racine le latin « juncus », jonc, plante flexible dont on se sert pour lier.

IV, odeur, parfum, enivrement. Dérivée de *eb.* D'où : *ivos,*

égal à *ebos,* dans le gallois « yw », et dans le français **if,** avec sa forme féminine **ive,** au diminutif **ivette,** espèce de germandrée; et *ivinos,* dans le breton « ivin », if.

L

LAB, langue; par extension, lèvre. D'où **labaru,* parler, dans le gallois « llafaru », même sens, et dans l'irlandais « labraim » pour « labaraim », je parle; **labaros,* grand parleur, éloquent, dans le vieil irlandais « labar » et le breton « he-lavar » (confrontez le nom d'home Labre); **labros,* parole, dans le breton « lavar »; et, à mon avis, **labra,* lèvre, dans l'oc de même grafie et dans notre mot lèvre pour **labre,** et le composé « balafre », pour **baslabre,** blessure faite avec une arme tranchante et formant lèvre, proprement mauvaise lèvre, fausse lèvre. Même racine dans le latin « labrum ».

LAG, être léger, prompt, rapide. En sanscrit « lagu », rapide, « lagat », vent, « langh », sauter; en latin « levis » pour « legvis », léger, « levare » pour « legvare », soulager, soulever; en irlandais « lingid », saut, bond; en ancien erse « lungor », prompt; en ancien haut alemand « lungar », même signification; en gaulois *lingon,* d'où le nom de peuple « Lingones », les Lingons, habitants de la ville et du pays de Langres. Je pense que nous avons, en français : **lague,** sillage d'un navire.

LAIS, être large, gras, ample. D'où *laisos* (dans le nom propre Laisocantos, et *laisios,* dans Verlaisios, que Holder done come étant de la même famille que le latin « largus », pour *lasgus et *lasigos. A mon avis, nous avons **laise,** largeur d'une étofe entre ses deus bords, et les composés

alaise, pièce de toile (en plusieurs doubles) dont on garnit le lit des malades pour qu'il ne soit pas taché, et planche ajoutée à une autre pour l'élargir, et **alaiser,** élargir, étendre, plus spécialement employé aujourd'hui en parlant d'un trou fait avec une vrille et qu'on agrandit avec une tarière. J'ajoute « lisière » pour **laisière,** proprement qui fait largeur : la lisière d'un bois, la lisière d'une pièce d'étofe.

LAMP, langue. Nasalisée de *lap*. Dans **lampas,** gosier, et le verbe **lamper,** égal à « laper ».

LANC, jeter. D'où *lancia,* sorte d'arme, sorte de pique. En français **lance**. Diodore de Sicile dit, en parlant des Gaulois : ils jettent des piques du nom de « lankia », dont le fer est long d'une coudée. Le sens de jeter à travers l'espace se conserve dans le verbe dérivé **lancer**. Je pense que *lanc* se relie à *lag*, léger, prompt (pour *l'n* comparez le sanscrit « langh », sauter, l'irlandais « lingid », saut, bond, etc.).

LAND, étendue de pays. D'où : *landa,* qui se retrouve dans l'ancien irlandais « land », terrain, ferme, métairie, l'ancien gallois « lann », terre, le breton « lann », région, endroit plan, le français **lande,** terrain inculte, bruguière. En alemand « land », contrée, région, pays, en ancien erse « land ».

LAP, langue; par extension, lèvre. Forme de *lab*. D'où nos mots : **laper,** boire en pompant le liquide avec la langue. En flamand « lappen », laper; en sanscrit « lap », parler; en alemand « lippe », lèvre, etc.

LEC, courber; pencher. En gallois « llechwedd », pente, déclivité. Nous avons, en français, au sens de courbure, de

cercle, de enclos : **lice,** palissade, barrière, espace fermé où lutaient ceus qui prenaient part à des joutes, à des tournois ; ceinture de bois qui, dans un navire en construction, maintient provisoirement à leur place les couples qui doivent former la carcasse ; etc.

LEG, être couché. D'où : **legu,* même sens, dans le vieil irlandais « laigim », je me couche ; **legos,* situation, lit (Henry), avec deus secondaires : **lecsos,* dans le breton « léac'h », lieu, et **lectos,* dans l'oc « liech » et « liet », et le français **lit,** pour lequel on préfère le latin « lectus ». L'origine celtique de « lit » me paraît confirmée par le composé « châlit » pour **chadelit,** dont la première partie est *cata,* avec, le châlit étant proprement, ce qui va avec le lit (voy. *cat*). En alemand « liegen », en gothique « ligan », être couché, en grec λέχος et λέκτρον, lit.

LEU, couper, morseler. D'où : *leuga,* transmis par des auteurs latins, et qui est pour *leuva,* forme qui est dans Isidore « mensuras viarum nos miliaria dicimus, Græci stadia, Galli leuvas... » En français **lieue,** fraction de chemin. En oc et en italien « lega », en espagnol « legua », en breton « lev », « leô ». En sanscrit, la racine est « lû », d'où « lavas », section, relié à *leuga* et *leuva* par d'Arbois de Jubainville.

LEUC, luire, resplendir. D'où **leucos* et **loucos*, brillant, resplendissant. En irlandais « luach », même sens, « luachté », chaufé à blanc ; en gallois « llug », clarté, etc. Même racine dans le grec λευκός, brillant. En sanscrit la forme est « luc » ; en latin de même, dans « lux » pour « lucs », lumière, « lucere », luire, « lumen » pour « lucmen », « luna » pour « lucna », etc. Le celtique avait aussi, entre autres mots **leucarnos* et, forme féminine, **leucarna*, petite lumière, torche (en latin « lucerna ». En oc, un éclair se dit « liouce », et, en gallois, « llouchet » (**leucetos*, **loucetos*). D'Arbois de Jubainville

et Holder citent un certain nombre de noms propres gaulois : Leucetios, Loucetios, surnom du dieu Mars, Leucimalacos, autre surnom du même dieu, avec le sens de digne de louange par son éclat, selon Ernault; Leucimara, nom de femme, signifiant très brillante, etc. A mon avis, il nous reste en français du *leucarna* cité plus haut : **lucarne,** par assimilation du sens de petite fenêtre, petite ouverture qui donne du jour, à celui de petite lumière, torche en gallois « llugorn », en cornique « lugarn », en breton « lugern », etc.). En ancien français on trouve aussi « lucane », « lucanne », venus d'une forme **lucana* ou **lucanna,* même signification que *leucarna,* et avec la même finale que dans *cucana*, obscure, *devana,* divine, ou que dans *capanna,* cabane, etc. Par une extension du sens de briller à celui de voir : le sanscrit a « loc », « lok », formes de « luc » ; l'oc « lucar », fixer, « lugre », et « luquet », œil, « luquetar », clignoter; le valon « louki », regarder; l'ancien haut alemand « luogen », l'anglo saxon « locian », l'anglais « to look », même sens. Il nous reste, en français, de cette part : la seconde partie de « berlue » pour **beslugue,** indiquant un précédent **luca* ou **leuca,* vue, en sanscrit « lôca », vue, « lôcana », œil (au sujet de ce dernier mot, on peut penser que l'ancien français « lucane », cité plus haut, a pu désigner d'abord une lucarne ronde, un œil de bœuf.

LI, couler. D'où : un verbe **legu* ou **legi,* présent de l'indicatif **lego,* qui se retrouve dans le vieil irlandais « legaim », et l'irlandais actuel « leagh » ; **linnos*, étang, dans le breton « lenn », le cornique « lin », l'irlandais « linn », autrefois « lind ». Même racine dans le latin « limus », boue, fange, « limosus », bourbeus, le sanscrit « li », liquéfier, « laya », liquéfaction, « lina », fondu, le breton « livaden », inondation, « leiz », humide, le gallois « llaid », boue, « dad-leithio », se fondre, le grec λίμνη, étang, etc. Henri relie avec raison le français **délayer** à cette racine. Darmesteter déclare le mot

d'origine inconnue. J'ajoute, come venu de la même sourse : **lie,** en bas latin « lia » (confrontez les équivalents ci dessus : latin « limus », gallois « llaid » (le breton « lechit », aujourd'hui « lec'hid », lie, peut participer de la racine *leg,* être couché, avec le sens de : ce qui gît au fond, come le dit Henry).

M

MA[1]**,** fraper. Équivalente de *ba* qui nous a doné « batre ». D'où : **matu,* égal à *batu,* dans notre verbe **mater,** même sens de fraper (en oc et en espagnol « matar», tuer); *mataris* ou *materis,* sorte d'arme, avec une autre forme *matara,* dans ***matre** employé à l'augmentatif, **matras;** et **matraca,* dans **matraque.**

MA[2]**,** mesurer. D'où, par une forme secondaire *mat,* nasalisée en *mant :* « *mantal- », balance, mot qui se retrouve dans le gallois « mantawl » et « mantol », même sens; **manti,* grandeur, quantité, qui s'est conservé dans l'irlandais « meid », le cornique « mens », le gallois « maint », même signification de quantité, le breton « ment », grandeur, taille, quantité, « menta », mesurer, et le français **maint,** nombreus, plusieurs : « maint home », « mainte femme », « par maints et maints travaus », « on a vu cela maintes fois ».

MAC[1]**,** courber. Équivalente de *bac.* D'où : **macca* ou **maca,* égal à **baga* pour **baca* ou **bacca* (qui nous a doné « bague » anneau); et un diminutif **macilla,* prononcé avec l'accent sur l'*a* radical, aujourd'hui en français « maille » pour « maguille » et **maquille,** petit anneau, petite boucle de filet. Le latin « macula », de la même signification, distinct,

quoi qu'en dise Darmesteter, du « macula », tache, meurtrissure, a été trop rarement employé pour qu'il ait pu nous doner « maille ».

MAC [2], fouler, meurtrir. D'où : **maci,* dans le breton « mac'ha », au fréquentatif « mac'hella », fouler aus pieds; dans l'oc « macar », meurtrir, et dans le français **maquer,** même signification, spécialement briser le chanvre; un substantif **maca,* dans notre **maque,** meurtrissure, tache produite par une meurtrissure, et un parallèle du sens de broie; **macilla,* avec l'accent sur l'*a* radical, aujourd'hui « maille », pour « maguille » et **maquille**, taie qui se forme sur la prunelle, petite tache quelconque. Le latin ne possède ni *macare, ni *maca. Il n'a que le diminutif « macula », probablement emprunté, et ce diminutif n'a pu produire le nôtre, qui dérive naturellement de *maca.* Nous avons aussi : **maquiller,** faire de petites taches, par extension couvrir de taches, barbouiller; et **maquerel** ou « maquereau », sorte de poisson tacheté.

MAG, lier. Équivalente de *bag* qui nous a doné « bague », paquet. Dans : **magot,** sac d'argent, proprement chose liée, mot distinct de « mugot » (confrontez « fagot » pour « bagot »).

MAL [1], être mou. D'où : **mallos* pour **malvos,* resté dans le gallois « mall », mou, et le breton « mall » même sens, dans le composé « mallc'héot », jusquiame, c'est à dire plante mole. En latin « mollis » pour « molvis »; en grec μαλακός ἀ-μαλός, etc. Nous avons, à mon avis, de cette racine et par un dérivé **malvasios :* **mauvais,** exactement qui est mou, qui n'a pas de fermeté (« mauvais soldats », soldats impropres à un service actif, « fruits mauvais » ou fruits devenus mous, fruits avariés (le sens de méchant, en parlant des homes ou

des animaus, et celui de mauvaise qualité, en parlant des choses, sont des extensions), mot déclaré d'origine inconnue. La déesse Malvisia pouvait être la déesse de la douceur, de la tendresse.

MAL [2], moudre, broyer, écraser, rendre mou. Identique à la précédente. D'où un verbe **malu,* resté dans le gallois de même grafie et dans le breton « mala ». En sanscrit, avec *d,* « mard »; en latin « mordere », écraser avec les dents, et « molere », moudre; en gothique « malan »; en alemand, « mahlen », même sens; en grec ἀ-μαλύνειν; etc. Voy. *mel,* qui nous a doné « blé ».

MAN, tordre, tourner. Identique au grec μαν de μάννος bracelet, collier. Nous avons deus mots de cette racine : **manigance,** manœuvre détournée, artificieuse, d'un précédent celtique **manicantia,* et **manigantia* (composé avec la même finale *ic-* que dans **monicia,* chaîne, dénoté, selon Holder, par l'irlandais « muince », et avec la même finale *antia* que dans *albantia,* blancheur, **carantia,* amitié, etc.); et **manivelle,** pièce qui sert à faire tourner, d'un précédent **manivella,* dérivé d'un **manivos* ou **maniva* (l'hybridité de « main » et du germanique « well », de Darmesteter, est inadmissible).

MAR, tromper. Identique au grec μαρ de ἁ-μαρτάς, faute, ἁ-μαρτάνειν, tromper, et, avec *e* pour *a,* dans l'ancien irlandais « mrath », d'un précédent celtique **meraton,* tromperie, perfidie, trahison. Dans notre mot **maraud,** rôdeur, mendiant, indélicat, dupeur, home qui ne mérite aucune considération, le dérivé **marauder,** etc.

MARC [1], fouler, presser, piler. D'où : *marcus,* pour un probable **marcos,* résidu d'une substance dont on a extrait le suc, boisson faite avec des résidus, mot cité par Columelle

et par Pline, come étant gaulois, et qui nous a doné **marc** (marc de raisin, etc.); **marcu,* dans **marcher,** fouler, presser (marcher l'argile, la presser avec le pied pour faire les briques ou la poterie), par extension poser le pied sur quelque chose (marcher sur la robe d'une dame, sur le pied de quelqu'un), et, par nouvelle extension, fouler le sol, aller en avant; et **marcaria,* devenu **margaria,* dans **marguerie,** altéré par plaisanterie en « marguerite », outil dont les taneurs se servent pour assouplir les peaus.

MARC [2], baigner, plonger. Équivalente de *barg*, qui nous a doné « bargue » ou « barge », et du latin « merg » de « mergere ». Nous avons, de là : **marcote,** branche (tenant à la plante) qu'on couche en terre et qu'on sépare de la tige quand elle a pris racine.

MARG [1], baigner, plonger. Forme de la précédente. Dans notre mot **margotas,** grand canot, grande bargue.

MARG [2], boue, terre grasse; par extension, terre calcaire mêlée d'argile dont on se sert come engrais. A mon avis pour *marv* et égale à *barv* (confrontez *leuc* et *leug* pour *leuv,* etc.). Dans *marga,* cité par Pline come étant gaulois, et qui nous a doné, par un dérivé *margula,* l'ancien français « marle » et, par un autre dérivé **marguna*, le français actuel **marne** (à moins que cette dernière forme ne soit une altération de la première, selon mes prédécesseurs). En tout cas, je ne pense pas que *marga* puisse se relier au sanscrit *marj,* nétoyer, dont le sens est contraire. Le grec ὁμόργνυμι, essuyer, confronté par Holder, dérive de ἀμέργειν, presser, pressurer, extraire le suc, et ce sens, qui est celui de la racine *marc*, ne convient pas non plus. Nous avons aussi, de *marg :* **margouiller,** salir, et **margouillis,** gâchis de boue.

MARM, être bouillonnant. Équivalente de *barv* et de

berv (pour l' *m* = *v*, confrontez *berm*). D'où nous avons : **marmite,** vase servant à faire bouillir; **marmoter,** égal à « barboter », au sens étendu de parler d'une manière confuse (on dit aussi **marmoner**).

MEC, pointe. Équivalente de *bec*. D'où : **mecca*, dans **mèque** ou « mèche », pointe d'une tarière ou autre outil à percer, bout de cordon d'une lampe, etc., par extension le cordon lui même, avec le diminutif « mégot » pour **mécot,** proprement petit bout.

MEL, moudre, broyer, variante de *mal*. D'où un verbe *melu,* égal à *malu* et qui se retrouve dans l'ancien irlandais « melim », je mouds. Une contraction a fait remplacer l'*m* par un *b*, dans l'irlandais actuel « bleith » pour « mleith », moudre, dans le breton « bleud », farine, « blot », aujourd'hui « blôd » moulu ou pouvant l'être, et particulièrement dans le bas latin « blatum », l'oc « blat » et le français « blé », pour l'ancien « blet » et pour **blat** (dont l'*a* se conserve dans **blatier,** marchand de blé), céréale qui produit la farine, venus d'un adjectif participal **mlatos* pour **melatos*.

MEN, pierre. Dans le breton de même grafie et son composé « mengleuz » pour « menkleuz », creus, cavité d'où l'on extrait la pierre, dans le cornique « men », etc. En français, nous avons **menhir** et **dolmen,** venus du breton. Voyez *min*.

MER, moudre, broyer. Archaïque de *mel*. D'où, par un adjectif participal **merannos*, contracté en **mrannos,* au neutre **mrannon,* devenu **mrennon :* le breton « brenn », le bas latin « brennum », l'oc « bren » son de farine, et le français **bren** et « bran », son, siure de bois, par extension, excrément, le dérivé **breneus,** etc. Pour le *b,* confrontez celui des

dérivés de *mlatos* pour *melatos*, de la forme *mel*, et, pour l'archaïcité de l'*r*, confrontez le latin « mordere », écraser avec les dents, à côté de « molere » moudre, etc.

MES, chose contraire, mauvaise, fausse. Forme de *mis*. Dans nos mots : **mésaise**, malaise; **mesdire**, aujourd'hui « médire »; **mesgarde**, aujourd'hui « mégarde »; etc.

MIC, petit. Équivalente de *bic*. D'où un adjectif **miccos* ou **micos*, dans le français **mic**, resté en nom d'home et mal grafié « mique », avec son autre forme « miche », et les diminutifs **miquet** ou « michet », **micon** ou « michon », et **micot** ou « michot ». Ces mots se trouvent confirmés par les noms d'homes de même grafie (je ne parle pas des Miquel, Michel, Michal, Michau, venus de Michael), avec leurs secondaires Miguet, Migon, Migot, Miet, etc.; et le sens est, particulièrement, dans notre mot « miche », du féminin **micca* ou **mica*, passé au substantif, pain de moindre grandeur, de moindre volume que la tourte (celle ci pèse ordinairement de quinze à vingt livres), c'est à dire la petite tourte, et en même temps la tourte fine, faite avec de la farine passée au second tamis (en oc, cette petite tourte est dite « sedat », proprement pain dont la farine a été passée à la sède, à la soie). Le latin « mica », brisure, petite parcelle, mot isolé, a pu être emprunté de bone heure, mais ne me paraît qu'un emprunté; et notre mot « mie », pour « migue » et **mique**, du même sens, vient plutôt, come « miche », du celtique **micca* ou **mica*, avec son diminutif « miette » ou **miquette**, forcément féminin de « miquet ». Notons que « mie » a aussi le sens de : toute la partie fine du pain (« la mie et la croûte »); et ce sens est un de ceus de « miche » : tourte fine. De même que « minet », « mignon » pour « minion » et autres dérivés de la racine *min*, égale de signification à *mic* (peutêtre toutes les deus d'une primitive *mi*), sont passés au sens de gentil, « mie » a pris

ce second sens : « ma mie », ou, en employant le diminutif, « ma mione », ma gentille; et l'abréviation de « amie » n'a fait que se gréfer (confrontez les noms de femmes Miette, pour le précédent Miguette, et Mion, pour le précédent Migon, noms qui ne doivent rien au latin (Mion est usité dans sa forme masculine, come Jeanneton, Lison, Suzon). Nous avons aussi, de la même origine, « **mioche** » pour « migoche » et **micoche,** petit enfant, mot qui ne peut non plus rien devoir au latin « mica ».

MIN[1], petit. Pour un précédent *mi* ou *mei.* D'où : **minos,* même sens, passé à celui de délicat dans le vieil irlandais et le gaélique « min »; **mina,* dans le breton « mîn », visage, proprement partie gracieuse; etc. En français : **min,** petit, **mine,** visage, le premier remplacé par les diminutifs **minet,** terme de calinerie familière, et « mignon » pour **minion** (autrefois on employait aussi « minot » et « mignot » pour « miniot »); « mignard » pour **miniard,** et autres dérivés. Même racine dans le latin « minor », « minus », etc.

MIN[2], pierre. Forme de *men.* D'où notre verbe **miner,** creuser pour extraire la pierre, le substantif **mine,** employé au sens étendu de lieu d'où l'on extrait l'or, l'argent, le cuivre, le charbon, etc.

MIS, chose contraire, mauvaise, fausse. La même que dans le latin « miser », malheureus, le sanscrit « mish », frauder, et le grec μῖσος, haine. Variée en *mes* et *bes.*

MOL, broyer, écraser. Variante de *mal* et de *mel.* D'où un dérivé **moltos,* du sens de broyé, châtré, et peutêtre en même temps du sens de doux, car l'animal de ce nom, aujourd'hui **mouton,** bélier châtré, est un animal doux (confrontez l'expression : « doux come un mouton »). En bas latin

« **multo** », en breton « mout », aujourd'hui « maout », en cornique « mols », en irlandais « molt », en gaélique « mult », mouton.

MORV, être bouillonant. Équivalente de *borv,* etc. D'où **morva,* dans notre mot **morve,** humeur visqueuse qui coule des narines.

MOT, enfler; être gros. Équivalente de *bot* et de *but.* D'où : **mota* ou **motta,* dans le français **mote** ou « motte », petite éminence de terre, égal à « bute », et que Darmesteter déclare d'origine inconnue. Nous avons aussi, mais d'un parallèle **mota,* devenu **moda :* « moue » pour **moude,** lèvre, grosse lèvre, dans l'expression « faire la moue », grossir la lèvre ou les lèvres, faire les grosses lèvres.

MUC, creuser, percer. Équivalente de *buc,* qui nous a doné « trabuc », composé avec « tra » et devenu « trauc » et « trou ». D'où : **muca,* forme féminine d'un **mucos,* égal à *bucos,* trou, dans notre mot **muce;** et un verbe **muci,* dans **mucer,** cacher dans un trou, le plus souvent employé au passif : « se mucer ». L'ancien français « mucier » se dit encore en artésien, en même temps qu'une autre forme « muchier ».

MUS, lèvre. Équivalente de *bus.* D'où : **musos,* latinisé en « musus » au moyen âge, dans notre mot **mus,** nez, son diminutif **musel** ou « museau », et le verbe **muser,** lever le nez, flaner, par extension perdre son temps à des bagatelles, avec ses dérivés. Darmesteter done, pour « muser », le latin « musa », muse, et, tout en reconnaissant que ce verbe s'emploie en parlant du cerf qui entre en rut, veut qu'il ait signifié d'abord « se livrer au culte des muses » !

N

NAUD, être fertile, productif. D'où : *nauda*, sol gras et humide, cultivé en prairie et terrain bas qui est inondé dans les débordements, mot transmis par le bas latin et qui nous a doné « noue », pour « noude » et **naude**. En breton « naoz », ruisseau; en irlandais « naodhan », sourse, fontaine; en gallois « naut », ruisseau, rivière. Une forme *nod* est dans le nom de dieu Nodos.

NOUC, incliner, pencher. D'où : **nouca,* inclinaison, pente. dans notre mot « noue », pour « nougue » et **nouque,** goutière, tuile creuse, distinct de « noue » sol gras, avec ses diminutifs **nouquet** et « noulet », pour « nouguelet » et **nouquelet,** ligne de jonction de deus toits de hauteur inégale. Même racine dans l'alemand « neigen », incliner.

O

OLC, sillon, rayon. D'où : *olca*, terre labourable : transmis par Grégoire de Tours et qui nous a doné **ouche,** terre fertile entourée d'un tertre ou d'un fossé. Noms de lieus Oulche, dans les départements de l'Aisne et de l'Indre. En grec ὥλαξ, accusatif poétique ὥλκα, sillon, rayon.

P

PAC[1]**,** ficher. Forme centrale et méridionale de *ac,* avec conservation du *p*. D'où : **palenca,* devenu en bas latin « planca » et en français **planque** ou « planche ».

PAC[2]**,** lier. Équivalente de *bac*. D'où : **paccos*, dans le

gaélique et le breton « pac » et dans le diminutif français **paquet,** venu d'un perdu **pac.**

PENT, extrémité, bout, tête. Pour un précédent **cent* (1). D'où : **pennos,* pour **cendos,* l'un dans le breton « penn » et l'autre dans l'irlandais « cenn », tête, sommet; et un féminin **penna*, dans notre mot **penne,** hauteur, éminence de terrain, et ses dérivés **pennette** et **pennin,** ce dernier dans « les Alpes pennines ». Noms propres gaulois composés avec *pennos* : Pennocrucion, Pennolucos, Pennovindos. Ici se relie la seconde partie de *arepennis* pour **arependis* et **arepentis,* mesure agraire, resté dans notre mot **arpent** : les côtés, les extrémités d'une terre labourable (en une fois). En bas latin, on trouve les formes « arapennus » et « arapennum », qui paraissent dénoter des variantes celtiques **arepennos* et **arepennon.*

PET, quantième. Pour un précédent **cet.* D'où **petis* ou **petos*, combien, dans le breton « pet » (confrontez le latin « quot », même sens de combien, « quotus », en quel nombre, et *cottu, de « cottidie », forme de « quotidie », chaque jour (Henry); un dérivé b. l. *petia*, dans le français **pièce;** etc.

PIC[1], petit. Forme centrale et méridionale de *bic.* D'où : **piccos,* égal à *biccos* et du même sens de petit, en français **pic,** usité seulement au diminutif : **picon** ou « pichon », **picot** ou « pichot ».

PIC[2], pointe. D'où nous avons : **pic,** outil pointu, montagne pointue, et oiseau qui perce l'écorce des arbres, d'un précédent **piccos;* le verbe **piquer** et autres dérivés.

POT, enfler; être gros. Forme centrale de *bot.* D'où : **potos* ou **pottos*, égal à *botos* ou *bottos* de « bout », chose

(1) Ne pas oublier que le *c* est toujours dur.

ronde, et à *bodos* pour *botos* de « boude », ventre, gros ventre, dans **pot,** proprement chose grosse; et un féminin **pota* ou **potta*, égal à *boda* pour *bota* de « boude », lèvre, dans **pote,** même sens de lèvre (en genevois et dans les départements de l'Est, come dans le Centre, « pote », en italien « pota », en oc « pot », au masculin, et « pota », au féminin), avec son dérivé **potin,** commérage. Les mots « pot » et « pote » s'emploient adjectivement aussi : « doigts pots », gros, par extension maladroits, « main pote ». Dans ce sens, on dit également **potelé** : « corps potelé », main potelée ».

PUC, pointe. Équivalente de *pic*. Dans l'oc « puc », « puch » et « puech », et dans notre mot « puy », pour « pui », « puich » et **puic**. Le latin « podium », de Darmesteter, n'est pour rien ici.

R

ROC, pierre; grosse pierre. D'où : **roccos,* dans le gaélique, le catalan, l'oc et le français **roc;** et une forme féminine **rocca,* dans **roche**.

RUSC, écorce. D'où : **ruscos* ou **ruscon,* que dénotent le breton *rusk,* l'irlandais *rusc,* etc.; et une forme féminine *rusca*, dans l'oc de même grafie et dans le français **rusque** et « rûche », écorce, et cloche à abeilles, faite avec des écorces d'arbres, plus particulièrement aujourd'hui avec des poignées de paille tordues, ce qui a fait doner, par ressemblance, le nom de « rûche » à un tulle plissé.

S

SAG, couvrir, enveloper. D'où *saga,* casaque gauloise qui fut adoptée dans les armées romaines. D'une forme se-

condaire **sagia,* devenue *saia* dans les textes atins du moyen âge, avec chute du *g* dur, nous avons aujourd'hui **saie**. Par un dérivé **sagilon,* l'oc « *saile* », gros manteau de poil de chèvre. En bas latin, on trouve aussi « sagus » et « sagum », dénotant de précédents **sagos* et **sagon.*

SAP, résine, suc. D'où : **sapos,* arbre qui produit de la résine, mot resté dans le breton « sap » ; un dérivé **sapinos,* dénoté par le bas latin « sapinus » et qui se conserve dans le français **sapin**. En grec ὀπός, suc. D'autres formes, à *c* ou *k,* dans le lith. « sakai », résine, l'ancien slavon « soku », suc, et le latin « sucus », ce dernier avec le même faiblissement de la voyelle que dans « currus », char, équivalent du gaulois *carros,* etc.

SCAN, fendre, déchirer, user, fatiguer à l'excès. D'où : le verbe irlandais sgainim, je fends, je déchire, et sgainne, écheveau ; l'oc « escanar », fatiguer, épuiser ses forces ; et le français : « écagne », écheveau, pour **escanie** (même prononciation), d'un précédent **scania;* et **escanguer,** broyer (le chanvre, pour séparer la matière textile de la tige).

SU, produire. D'où : le vieil irlandais « suth », descendant, et, avec préfixe, « soithim », j'enfante, indiquant, selon Henry, un celtique *to-su;* le breton « do-zvi » pour « do-zui », pondre ; etc. En sanscrit « suta », fils, fille, « sute », elle enfante ; en gaulois **succos,* porc (à cause de la géniture nombreuse) ; en latin « sus », en sanscrit « sukara », même sens (ce dernier composé avec kara, « exprimant l'agent de la chose énoncée par l'autre partie du mot » (Emile Burnouf) ; en alemand « san », truie ; en grec ὗς, σῦς, porc, υἱός, συίος, géniture. Par assimilation du fer d'une charrue (autrefois à pointe relevée) à un groin de porc, le latinisé « soccus », passé au sens de soulier de femme (à pointe relevée). En français, nous avons **soc,** fer de charrue, et, par une forme féminine, **soque**.

T

TAC, fixer. Dans notre verbe **taquer**, même sens de fixer, le substantif **taque** ou « tache », sorte de **clou**, chose servant à fixer, le diminutif **taquet**, petite pièce de bois qui porte le bout d'une autre pièce, avec un parallèle **tassel** ou « tasseau », le composé **attaquer**, joindre, par extension aborder, porter les premiers coups à un adversaire, avec forme chuintée « attacher », même sens de joindre ; etc.

TAL, front ; surface plane. D'où *talos*, front, dans Dubnotalos et autres noms propres. En français, nous avons « tailler » pour **talier**, couper en surface plane, etc. En sanscrit « tala », surface ; en breton et en gallois « tâl », front.

TAN, chêne. D'où : **tannos*, dans le breton « *tann* », même sens de chêne ; et un neutre **tannon*, dans le bas latin « tannum » et notre mot **tan**, écorce de chêne. Noms de lieus : Tanneium, aujourd'hui Tannay (Ardennes), Tannetum, aujourd'hui Le Tannois (Meuse), etc. ; Noms d'homes : Tannogenus, Tannonius, Tannius, etc. Même racine dans l'ancien germanique « tanna », sapin et chêne, en alemand actuel « tanne ».

TAR, percer. D'où : **taratron*, outil à percer, mot qui se retrouve dans le vieil irlandais « tarathar », le gallois « taradr », le bas latin « taratrum », le breton « tarar », pour un précédent « taradr », etc. En français **taraire**, avec parallèles **taraud** et **tarière**. Même racine, avec changement de voyelle, dans le grec τέρετρον et le latin « terebra ».

TEC, fixer. Variante de *tac*. Dans **téquer**, marquer

d'une empreinte, le substantif **tèque**, égal à « tache » au sens de chose fixée, et dans le composé **entéquer** ou **entiquer**, devenu « enticher », envahir par une tache, envahir par une prédilection excessive : « être entiché de quelqu'un ».

TIC, toucher. Dans nos mots **tiquer** ou « ticher » même sens, **ticocher**, taquiner, **entiquer** ou « enticher », exciter par des petits coups, ce dernier distinct de « enticher », fixer; etc. En latin « tang » pour *tag, dans « tangere » dont la nasale tombe dans « tactus ».

TOC, toucher. Variante de *tec*. Dans notre double verbe **toquer** et **touquer**, cette dernière forme chuintée en « toucher », le fréquentatif « touiller », pour *touguiller et **touquiller**, doner de petits coups, batre à petits coups, mot que Darmesteter tire d'un latin « tudicula », marteau, et **chatouiller**, toucher légèrement, composé avec le préfixe *cat*. Une ancienne forme de ce dernier verbe, forme confirmative, est « chatiller », de la variante *tic*.

TRAD, tourner. Dans **trasela* pour **trad-sela*, grive, aujourd'hui en français « trâle », pour « trasle » et **trascle**. En breton « trascl », altéré en « drask ». Une forme en *o* se trouve dans le cornique « troet » et l'irlandais « trod », étourneau.

TRAG, courir. D'où *tragos*, coureur, dans *vertragos*, chien levrier (ουερτραγοί dans Arrien, historien grec du deusième siècle), mot composé avec la particule augmentative *ver* qui est dans Vercingotrix, Vergobretos, et autres noms : Le sens de *vertragos* est grand coureur. Par abréviation, le français ***vertrague** est devenu « vertreg », et il s'est ensuite altéré en « veltreg », « veltre », « vieltre », « vialtre », « viautre » et « vautre », En vieil irlandais « traig », aujourd'hui « troigh », en breton « troad » pour « trogad », en gallois « troed », pied, marche. Même racine : dans le moyen breton « traez », rivage, vieil irlandais « tracht », proprement

étendue, trajet; dans le latin « trahere », tirer, le gothique « tragian », courir, le grec τρέχειν, même sens, etc.

TRID, tourner. Identique à *trad.* D'où un **trida* dans notre mot « trie » pour **tride,** grive.

TRUG, misère, détresse. Équivalente du grec στρεύγ de στρεύγομαι, je suis en détresse. D'où : le gallois « tru » pour « trug », chétif, d'un précédent **trugos* (confrontez le nom d'home gaulois Trogos), « truan », faible, calamiteus, d'un précédent **truganos* ou **trouganos*; le breton « truant » et le français « truand » et **truant,** d'un **trugantos.*

V

VARS, supériorité; force. Équivalente de *bars.* Dans **varron* pour **varson,* devenu nom d'home (l'auteur latin de ce nom le faisait remonter à un guerrier fait prisonier en Illyrie par un de ses ancêtres, et ce guerrier devait être d'origine gauloise, car Lydus dit que Varron signifie, chez les Celtes, force, courage ou courageus). Par *varron,* avec influence des dérivés de *bars,* ou bien par un **barron,* du même *bars,* est venu un réduit **baron* et le latinisé « baro », et ce mot est resté dans le français **baron**, home fort, home supérieur, distingué par sa vaillance, par ses qualités morales, par sa naissance, maître, chef, grand seigneur (« les hauts barons de France »), et en même temps mari, chef de famille (« autorisée par son baron, c'est à dire par son mari » (Montesquieu, *Esprit des lois,* XXVIII, 25), et il est encore employé, au dernier sens, dans la Flandre française, la Picardie et la Champagne. Le scoliaste de Perse a doné au pluriel « barones » le sens de soldats mercenaires, soldats auxiliaires, servants (peutêtre employés au transport des

vivres ou des engins (« Lingua gallorum barones dicuntur servi militum... »), sens étendu de celui de homes forts. Le même scoliaste traite de sots les soldats dont il parle (« qui stultissimi sunt »), mais je lui retourne le qualificatif, car les servants gaulois ne pouvaient pas être plus sots que ses compatriotes manouvriers, lesquels ne devaient pas être pris dans le sénat romain. Aujourd'hui come alors, nos soldats du train des équipages ne sont pas moins intelligents que les autres homes, et, quant aus porteurs (si les barons étaient des porteurs), nos forts de la halle et autres peuvent être des homes rudes, mais ils ne sont pas non plus des sots.

VAS, habiter. D'où : **vastis,* maison, et **vastos,* home, habitant de la maison, ce dernier devenu *vassos* et latinisé en « vassus ». Henry, qui done **wastwo-,* ou *wasto-,* (*w* pour la prononciation), compare avec raison le sanscrit « vastu », maison, et le grec ἀστός, bourgeois, de ἄστυ pour Fάστυ, ville. De *vassos* nous avons eu un **vas** qui est devenu « gas » (en breton « gwaz ») et il nous en reste deus dérivés avec *v* : **vassal** et « valet », ce dernier pour « vaslet » et **vasselet.**

VEG, porter. Équivalente de *beg.* D'où : *venna* pour *vegna,* planche mobile qui se lève ou se baisse pour ouvrir ou fermer le passage de l'eau dans une écluse, proprement chose qui porte, qui maintient (l'eau), mot transmis par le bas latin et qui nous a doné **venne,** aujourd'hui « vanne ».

VER, bon. D'où : *vernos,* devenu nom propre et latinisé en « vernus » dans des inscriptions. Une espèce d'arbre ayant été désignée sous le nom *vernos,* nous avons, en français, **verne** et, par un **vernios,* « vergne » pour **vernie,** avec la même prononciation (en breton et en gallois « g-wern », en cornique « g-wernen », en irlandais « fern »), et le dérivé féminin de même grafie « vergne » ou **vernie,** d'un précédent **vernia,* lieu où croissent les arbres vernes. Noms propres :

Vernodubrum, Durovernum, Vernetum; et français Verne, Vergne, La Vergne, Vernet, Vernois, Verneuil, etc.

VES, vêtir, couvrir. D'où : **vescis*, vêtement, resté dans le breton « g-wisk », le gallois « g-wisg » en latin, presque la même forme dans « vestis », en grec ἐσθής, ἔσθος, pour Fεσθής Fεσθος, en gothique « vasti », en sanscrit « vastram », etc.. Nous devons avoir, de cette racine : **velope**, formateur de **développer**, de **enveloper** et **envelope**, et venu d'un **velopa* ou **veloppa*, pour **veslopa* ou **vesloppa* (confrontez le latin « velum » pour *veslum, rideau, voile, distinct du « velum » pour *vehelum, voile de navire, qui vient de « vehere », porter, transporter).

VI, courber, tordre, tourner. Et *vei*. D'où : **viros* (*viro-s* distinct de *viros*, homme) et **veiros*, courbe, dans le breton « g-war », le gallois « g-wyr », l'irlandais et le gaélique « fiar », etc. : *vira* et *viria*, au diminutif *virola* et *virioła*, bracelet d'or, chose tournante, dans nos mots **vire** et **virole**; **viru*, dans le verbe **virer**, inséparable des précédents, quoi qu'en dise Darmesteter, car le breton a le même dérivé que nous, « g-wara ». J'ajoute : « gwarek », arc, cintre, voûte, et « gwarigel », biais, du même breton; sans compter les mots où la finale *ro-s* n'est pas entrée dans la composition : « gwaz », veine et ruisseau, proprement les tortueus, « gwéa », tordre, tresser, « gwéden », corde, lien d'osier, le cornique « guiden », cercle, le vieil irlandais « feith » pour « weith », fibre, etc.

VID [1], bois. D'où : **vidus*, même sens, dans **vidubion*, latinisé au moyen âge en « vidubium », serpe, sorte de hache, mot composé avec *bi*, fendre, tailler, et qui nous a doné « vouje » pour « veouje », « viouje » et **vidouje**, avec alongement de l'*i* et chute du *b*.

VID [2], voir, connaître, savoir. D'où, en composition :

druida, pour **druvida*, devenu en français **druide**, proprement très sage, supérieur par le savoir, au féminin **druidesse.**

VIND, être blanc, être visible, brillant. Nasalisée de *vid*. D'où : *vindos*, blanc, dans Barrovindos, sommet blanc, Vindomagus pour Vindomagos, champ blanc ou champ de Vindos, etc., (en breton « g-wenn », en ancien irlandais « find », en gallois « g-wyn », blanc) ; *vinda*, forme féminine, et un dérivé **vindia*, devenu **vinnia*, en français « g-uigne » pour **vinnie**, cerise blanchâtre.

TABLE DES DÉRIVÉS [1]

A

abandon, etc. — BAND.
abonner pour **abotner,** etc. — BOT.
abraquer. — BRAC 2.
abrier pour **abriguer,** mot altéré, dans le français, en « abriter », mais conservé dans les dialectes; et le substantif verbal « abri ». — BREG.
acinier. — AC 2.
agonie, « agonir ». — GON.
aire, baie, petit fruit, etc. — AR 2.
aiser, etc. — AS.
aissel et **aissieu,** ce dernier altéré en « essieu ». — AC 3.
aive pour **ave,** altéré en « ève », qui est identique à « eau » pour « eue » et « aue » (la forme « ave » se conserve dans « essaver », faire écouler l'eau d'un pré au moyen de rigoles (le dérivé « aiveus », « éveus », doit venir d'un intermédiaire **avosos,* masculin de *avosa,* nom de plusieurs rivières, aujourd'hui Ause, etc., et « aivier », « évier » d'un

1. Je crois inutile d'inscrire les dérivés secondaires qui n'ont rien de particulier, tels que : « abandoner », « abandonataire », « abandonement », de « abandon », etc.

**avarion*, identique à celui qui nous a doné le nom de rivière Aveyron ou, mieus, Aveiron). — AV.

aleine, etc. — AN.

alingue. — AC 1.

aluchon. — AC 1.

aloue, mot presque toujours employé aujourd'hui au diminutif. « alouette ». — AL.

ambassade, etc. — AMB et AG.

andain. — AND.

andeler, fréquentatif de « ander », contracté, dans le français, en *andler, *anler, et altéré en « aller », mais conservé, come « ander », dans certains dialectes : « s'andeler », s'en aller on dit aussi, sous l'influence de l'altéré, « s'andaller ». — AND.

ander, etc. — AND.

andouille, mot formé du même « and », réduit à « an », et de « douille ».

aque et **ache.** — AC 2.

argne pour **arnie** (avec la même prononciation), mot altéré en « hargne » (dans le français, on n'emploie que le dérivé « h-argneus », mais « argne » est dans les dialectes et pourrait être généralisé). — AR. 1.

arpent. — AR 3 et PENT.

artigue. — AR 3.

aue et **ave,** la premième forme altérée en « eue » et en « eau ». — AV.

ausier, et « auseraie », mots altérés, dans le français, en « osier » et « oseraie ». — AV.

B

bac. — BAC 1.

bachel, et « bachelet ». — BAC 4.

bachelier. — BAC 4.

bâchoue pour **baschoue.** — BAS.
baderne. — BAD 2.
badit, et « baditin ». — BAD 1.
bagarre. — BAG 1.
baguer, courber; « bague », anneau de doigt ou de chaîne, etc. — BAC 2.
baguer, lier; « bague », paquet; « bagage », l'ensemble des paquets; « bagot », petit paquet (de bois), mot altéré dans le français, en « fagot »; et « bagotier », home de peine qui se tient aus stations des diligences ou, aujourd'hui, des chemins de fer, et qui aide les voyageurs à porter leurs paquets. — BAG 2.
bahut pour **bagut,** etc. — BAC 2.
baie, golfe. — BAC 2.
baille pour **balie** (avec même prononciation), tacheté de blanc; et « baillet » pour *baliet. — BA 2.
baille pour **baquille,** diminutif de « baque », récipient.
bailler pour **bagailler,** fréquentatif de « baguer », lier, passé du sens de empaqueter à celui de livrer, de fournir, de doner; « bailleur », qui done, qui fournit (« bailleur de fonds »); un autre « bailleur », du sens de rebouteur, proprement qui relie les membres cassés, mot aujourd'hui inusité; etc. — BAG 2.
balafre pour **baslabre,** mot formé de « bas » pour « bes » et de « labre ».
balai, etc. — BAN.
bandon, autorisation, pouvoir de, mot inusité au simple mais resté dans « abandon », action de laisser à la dispotion de quelqu'un. — BAND.
banlieue, mot composé de « ban » et de « lieue ».
bannir pour **bandir;** « ban » pour *band; « banal », autrefois « bannal », etc. — BAND.
baque et **bache,** couverture de toile ou de cuir pour enveloper un chargement. — BAC 3.
baque et **bache,** récipient, etc. — BAC 1.

barboter pour **barvoter.** — BARV.
barbouiller pour **barvouiller.** — BARV.
bargue et **barge,** canot. — BARG 1.
bargue et **barge,** meule de foin ou de paille. — BARG 2.
baron pour **varron.** — VARS.
barouir. — BARV.
barraque, proprement construction en barres (les dialectes ayant *rr*, l'italien « baracca », doné par Darmesteter, ne peut être qu'un frère altéré).
barre, etc. — BARS.
bart, et « bardel » ou « bardeau » pour *bartel. — BARS.
bartavelle. — BARS.
barte. — BARS.
basse, et « bassin ». — BAS.
bastide, « bastille », « bastion », etc. — BARS.
bât pour **bast,** « bâtard » pour « bastard », « bâton » pour « baston », etc. — BARS.
bataille, etc. — BA 3.
bate. — BA 3.
bâtir pour **bastir,** etc. — BARS.
batre, « abatre », « combatre », etc. — BA 3.
baume pour **balme.** — BAL.
béal pour **bédal.** — BED.
bec, « bécasse », « béquille », etc. — BEC.
bêche pour **besche.** — BES 2.
bel et **beau,** « belle », « beauté », « embellir », etc. — BEL.
belue pour **belugue,** mot presque partout employé aujourd'hui au diminutif, « beluette » ou, par contraction, « bluette ». — BEL.
benne et **banne;** « bennard », gros char pour matériaus de construction, mot altéré en « binard » et qu'on a déclaré d'origine inconnue; etc. — BEG.
bèque. — BEC 1.
ber. — BER 2.
berge, et « bergeon ». — BERG.

berle. — BER 1.
berlue pour **beslue.** — BES 1 et LEUC.
berme, et « bermier ». — BERM.
bertouder pour **berctouder.** — BERC.
besoche. — BES 2.
besoin pour **beson,** « besogne » pour *besonie avec la même prononciation), etc. — 1.
bet, mot dialectal, formateur de « boul » pour *betoul et de « bouleau » pour *betouleau. — BE.
bévue pour **besvue.** — BES 1 et « vué ».
biaiser pour ***bigaiser,** etc. — BIG.
bic, petit; « bichon », etc. — BIC 2.
biche. — BIC 1.
bielle pour **biguelle.** — BIG.
bièvre pour **bèbre.** — BEB.
bigarre, irrégulier, mot devenu « bigeare » dans certains pays et altéré en « bizarre » dans le français (cet adjectif devrait figurer aus dictionaires dans sa première forme, en même temps que le diminutif « bigarreau », désignant une cerise blanche d'un côté et rouge de l'autre, et que le verbe « bigarrer »). — BIG.
bigler pour **bigueler.** — BIG.
bigot, etc. — BIG.
bigoudi, fil de fer garni de peau servant à rouler les cheveus pour les faire friser. — BIG.
biguer, « bigue », etc. — BIG.
bijou pour **bizou.** — BID.
bille pour **bilie** (même prononciation), tronc d'arbre, pièce de bois; « biller » pour *bilier, serrer au moyen d'une bille; « billot », « billon », etc. (« billon » au sens spécial de barre de métal, lingot, particulièrement lingot de cuivre). — BIL.
biller pour **biguiller,** fréquentatif de « biguer » et distinct du « biller » de l'article précédent; « bille » pour *biguille, petite chose tournante; et « billard » pour *biguil-

lard, table à billes, bâton recourbé, pied divergent ou convergent, boîteus (confrontez « bigot » du même sens), cheval dont les jambes de devant tournent en dehors, bœuf dont les cornes n'ont pas la direction ordinaire. — BIG.

bique. — BIC 1.

bisague. — BIS 3.

bise, taille; « bisel » ou « biseau »; « bisette »; « biseler », etc. — BIS 3.

bisque, aigre, amer; « bisquet », aigrelet; « bisquer », éprouver une impression amère, etc. — BIS 1.

bistouri. — BIS 3.

blé pour **blat,** « blatier », etc. — MEL.

blec et **blèche,** « bléquir » et « bléchir », ce dernier avec une forme altérée « fléchir », au sens de ployer. — BLEC.

blême pour **blécime,** etc. — BLEC.

blesser pour **blécer,** etc. — BLEC.

blouse pour **belouse.** — BES 3.

bocage. — BOC.

bogue. — BOG.

bois pour **bosc,** « bosquet », etc. — BOC.

boîte pour **boiste,** « boîter », etc. — BOC.

bonne pour **botne,** mot altéré aujourd'hui en « borne », mais se conservant dans « abonner », contracter un engagement pour un temps limité, borné. — BOT.

bosse, protubérance au dos ou à la poitrine, etc. — BOC.

bosse et **boisse,** grand pot, toneau; « bossel » ou « bosseau » et « boissel » ou « boisseau »; etc. — BOC.

bot, gros. — BOT.

bote, chaussure, « botier », etc. — BOT.

bote, faisceau (bote de foin, de paille, de légumes); etc. — BOT.

bote, grand pot, toneau. — BOT.

bouc, « boucher », etc. — BUC 4.

boûche pour **bousche,** mot presque toujours remplacé aujourd'hui par le diminutif « boûchon ». — BOC.

boude, ventre, home gros, mot remplacé dans le français par le diminutif « boudin », qui s'est spécialisé au sens de petite chose ronde. — BOT.

boude, lèvre, grosse lèvre, mot inusité aujourd'hui, mais resté dans « bouder », proprement grossir les lèvres. — BOT.

boue, etc. — BUC 2.

bouée pour **boudée.** — BOT.

bouge, partie bombée d'un toneau ou autre objet. — BOLG.

bouge, sac de cuir, et diminutif « bougette », bourse, que nous devrions substituer à « budget », altération anglaise de notre mot, et stupidement repris par nos anglomanes. — BOLG.

bouger. — BUG.

bougon, etc. — BUG.

bouigue et **bouige.** — BOC.

boul pour **betoul,** diminutif de « bet », et le plus souvent remplacé aujourd'hui par son diminutif particulier « bouleau »; etc. — BE.

boule pour **botoulé,** chose ronde, grosse; etc. — BOT.

bouquet, etc. — BOC.

bourbe pour **bourve,** et une forme « borve » dans le bourguignon. — BORV.

bourie pour **bouerie,** mot altéré dans le français en « borie ». — BOV.

bouse, etc. — BOV.

bout, « bouton », « bouter », « abouter », aboutir », etc. — BOT.

boute, « bouteille », etc. — BUT.

brague pour **braque,** ceinture, culote, mot conservé dans certains dialectes avec sa forme en *g* et devenu en français « braigue » et « braie »; et « braguette ». — BRAC 2.

brague pour **braque,** corde, lien, mot identique au précé-

dent et dont la forme archaïque reste dans « abraquer », tirer un bateau par des cordes, etc.

brail pour **braguil,** cordon, lacet, et « se débrailler » pour « se débraguiller », se découvrir la poitrine. — BRAC 2.

braire pour **braguir,** « brailler » pour « braguiller », etc. — BRAC 1.

brande; « brandon »; « brander » ou « brandir », agiter les brandes, secouer, etc. — BRAND 2.

brandir, dresser, mettre sur pied, verbe distinct de « brandir », secouer, de l'article précédent. — BRAND 1.

branque et **branche,** « brancard », etc. — BRANC.

braque, déséquilibré. — BRAC 4.

braque et **brache,** court; « braquet » et « brachet ». — BRAC 4.

braquer, assujétir une arme de trait pour la lancer, assujétir un fusil à l'épaule pour viser. — BRAC 2.

braquer, rompre, — BRAC 4.

bras pour **brace,** malt; « brasser », pour les précédents « bracer » et « bracier », préparer l'orge pour faire la bière; « brassin » pour « bracin », cuve à bière, etc. — BRAC 3.

braser et **braiser,** identiques à « briser », la seconde forme devenue, dans certains cas, « fraiser » (sous l'influence de l'f latin); « brase » ou « braise », fragments de bois brûlé; « fraise », col plissé, membrane plissée; « brasier »; les diminutifs « brasil », « fraisil »; « embraser », etc. — BRAS.

braser, élargir, agrandir; « ébraser », etc. — BRAD 1.

brède, lanière; « brédir », etc. — BRÉD.

bréher pour **bréguer,** ceindre, fixer autour; et « brée » pour « brègue », garniture en fer du manche d'un marteau de forge. — BREC 1.

breller pour **brégueller,** fréquentatif de *bréguer; « brelle » pour *bréguelle, etc.

bren et **bran,** « bréneus », « embréner », etc. — MER.

bréquer; « brèque » et « brèche »; « brecter », « brecteler »; « ébréquer » et « ébrécher ». — BREC 2.
brésiller, et « brésil ». — BRES.
bresque et **brêche.** — BRES.
breuil pour **broguil.** — BROG.
briber pour **briper,** mot dont une autre forme est « brifer »; et « bribe » pour *bripe. — BRIP.
briche, mot altéré dans le français en « friche ». — BRIC.
bride, etc. — BRID.
brimer pour **birmer,** et « brimade » pour *birmade. — BIRM.
brin pour **brind,** petite parcelle (brin de pain), tige menue; « brinde » et « brindille ». — BRIND.
brise, vent léger et frais. — BRIS 2.
briser, etc. — BRIS 1.
broc. — BER 2.
broder, etc. — BER 2.
broque et **broche;** « brocard », trait piquant, et jeune cerf, chevreuil ou daim dont le bois n'est encore qu'en pointes; « broquet » ou « brochet », poisson au museau pointu; etc. — BER 2.
bronde, et « brondille ». — BROND.
brot, bouillon, mot inusité au simple mais conservé dans « chabrot ». — BERV.
brou, identique au précédent et remplacé par le diminutif « brouet », même sens de bouillon.
brouer, échauder, produire de la vapeur; « broue », vapeur d'eau, pluie fine; « brouine » ou « bruine », proprement petite broue; etc. — BERV.
brouiller pour **brouguiller,** fréquentatif de « brouer »; « brouillas », souvent remplacé par « brouillard »; « brouillasser », « brouillon », etc. — BERV.
brouir, échauder, brûler, en parlant de l'action du soleil sur les plantes, mot égal à « barouir » et à « brouer ». — BERV.

brugue et **bruge,** « bruguière » (altéré dans le français en « bruyère ») et « brugière » ou « brugère ». — BRUC 2.

bruire pour **bruguir.** — BRUC 1.

brûler pour **bruseler** et **bruseler;** etc. — BERV.

brusque. — BRUS.

bue, bois, mot conservé dans les noms propres et dans « buque », — BUC 3.

bue, creux, — BUC 1.

buhe pour **bugue,** et « buhot » pour *bugot — BUC 1.

buis, etc. — BUC.

buisson, etc. — BUC.

buque. — BUC 3.

busc, mot égal à « busc », avec un dérivé de même forme au sens de petite lame de bois, de baleine ou d'acier qui sert à maintenir le devant d'une jupe ou d'un corset; « débusquer » et « débûcher », chasser du bois; par analogie, chasser quelqu'un de son poste: « embusquer », « embusquer », « embûcher », « embûche », etc. — BUC 3.

busque et **bûche,** etc. — BUC 3.

busse, et « bussard ». — BUC 3.

but, mot identique à « bout », avec sens spécial de point où l'on vise, où l'on veut arriver: « buter », frapper au but, heurter, « se buter », s'obstiner: « débuter », « rebuter », etc. — BUT.

butte. — BUT.

C

cabane, etc. — CAP 1.

cabecon et **cabicon.** — CAT 1.

cacher, couvrir, soustraire à la vue: « cache », « cachette », « cachot », « cachotier », etc. — CAC 1.

cacher, fouler, presser: « cachet », chose qui presse: « écacher », etc. — CAC 2.

cadelit et **chadelit,** contracté dans le français « châlit ». — CAT 1 et LEG.
cai, mot altéré en « quai ». — CAG.
cail et **chail.** — CAL 2.
caillasse pour **caliasse.** — CAL 2.
caille pour **calie** (avec la même prononciation), blanc; et « caillet » pour *caliet. — CAL 1.
caillebot pour **caliebot,** arbrisseau dit aussi « boule de neige ». — CAL 1 et BOT.
caillou pour **caliou.** — CAL 2.
caîne pour **caisne,** altéré en « quêne », (pour l'intermédiaire « quesne ») et dans le français « chêne », etc. — CAS.
caje pour **cabie,** avec alongement de l'*i* et chute du *b*. — CAP 2.
cal et **chal,** et « acaler » ou « achaler », poursuivre à coups de pierres, à coups de cals ou chals. — CAL 2.
calamande. — CAL 1.
calandrer pour **calander.** — CAL 1.
cale, et « caler ». — CAL 2.
cambier. — CAMB.
camin et **chemin,** etc. — CING.
camise et **chemise,** etc. — CAM.
canjer et **chanjer,** formes contractées de « cambier ».
cant, avec. — CANT.
cant et **chant,** côté, bord; « cantel » ou « canteau » et « chanteau »; « cantier » et « chantier », etc. — CAMB.
cape et **chape;** « capel » ou « capeau » et « chapeau; » « capelet » et « chapelet »; « caperon » et « chaperon »; « capuche », etc. — CAP 1.
car et **char;** « carret », « carrette » et « charrette »; « carriot » et « charriot »; « carriole »; « carguer » et « charger »; « cargaison », etc. — CARS.
carne et **charne;** « carnelle » et « charnelle »; « carnière » et « charnière »; « écarner » et « écharner »; etc. — CAR.
cat et **chat,** etc. — CAT 2.

catouiller et **chatouiller.** — CAT 1 et TOC.
causse. — CAL 2.
chabrot. — CAT 1 et « brot ».
chagrin pour **chacrin,** inquiétude. — CAT 1 et CRIT.
chai. — ÇAG.
clan. — CEN.
clapier pour **calapier.** — CAL 2.
clède et **claie** (dans le saintongeais, plus étymologiquement « clite »). — CLI.
combe. — COMB.
combre, « encombrer », « décombrer », etc. — COM et BER 3.
coudre pour **coulre,** noisetier. — COS.
cougoule. — CUC.
court, etc. — COR.
craindre pour **crienre,** etc. — CRIT.
crâne, fier. — CRAP.
cren et **cran;** « crénel » et « créneau »; « créner », « créneler »; « encrener » (altéré dans le français en « engrener »), etc. — CAR.
creus, etc. — COR.
crinier. — CRIT.
croc; « croquet » et « crochet », « croquis »; etc. — COR.
croce et **crosse.** — COR.
croche, etc. — COR.
crote, etc. — COR.
crouler pour **croteler,** etc. — COR.
cuc, et « cuque ». — CUC.
cute, « se cuter ». — CUT.

D

darne. — DAR 1.
darte. — DAR 1.
dauber. — DAL.
délayer. — LI.

disette. — I.
dolmen, mot emprunté du breton et composé de « dol » pour « taol », chose plate, table, et « men », pierre.
doue pour **dougue,** et « douelle » pour « douguelle ». — DOC.
douille. — DOC.
dru. — DRU.
druide. — DRU et VID.
dune. — DUN.

E

eau pour **aue.** — AV.
ébuard pour **esbucard.** — BUC 3.
écagne pour **escanie** (avec la même prononciation). — SCAN.
écanguer pour **escanguer.** — SCAN.
essieu pour **aissieu.** — AC 3.
ève pour **aive,** etc. — AV.

F

fagot pour **bagot.** — BAG 2.
fion pour **bion.** — BI 2.
fléchir pour **bléchir.** — BLEC.
fraiser pour **braiser,** etc. — BRAS.
fraper pour **braper.** — BRAP.
friche pour **briche,** et « défricher ». — BRIC.
friper peur **briper,** etc. — BRIP.
friser pour **briser,** etc. — BRIS.

G

gabelle, impôt, et « gabelou ». — GAB.
gabelle et **javelle,** poignée de blé coupé, etc. — GAB.

gabie, « gabier », « gabion ». — GAB.
gabiole, mot contracté en « geôle ». — GAB.
gadoue. — GAD.
gafer pour **gaber,** saisir, mordre; « gafe », croc, harpon, et « gafe », morsure, particulièrement morsure de la langue, passé au sens de maladresse (« faire une gafe », se tromper, se mordre la langue). — GAB.
gal, « galet », etc. — GAL.
galbe, etc. — GALB.
gambe et **jambe,** « gambette » et « jambette », « gambon » et « jambon », « gambader » et « ingambe ». — GAMB.
gamin pour **gasmin,** etc. — GAS et MIN 1.
gard et **jard,** « gardin » et « jardin ». — GART.
garre et **jarre,** « garret » et « jarret », etc. — GARS 1.
garron pour **garson,** mâle de la perdrix, mot diminutif de « gars », mâle. — GARS 3.
garrot, partie saillante au dessus des épaules, chez le cheval, le bœuf, etc. — GARS 2.
garrot, bâton, et « garroter ». — GARS 2.
gars, home, mari, proprement mâle; « garson », jeune home, etc. — GARS 3.
gars et **jars,** mâle de l'oie. — GARS 3.
gas, home. — GAS.
gaude. — GAV.
gaugne pour **gaunie** (avec même prononciation). — GAV.
gaule, etc. — GAB.
gave, « gavion » et « gaver ». — GAV.
gibouler, et « giboulée ». — GI.
gimelette. — GEM.
givre pour **gibre,** etc. — GI.
glaire pour **gleire,** etc. — GLEI.
glaise pour **gleise.** — GLEI.
glette. — GLEI.
gober, « gob », « gobe », « gobet », « gobelet », etc. — GOB.
gode, et « godiller ». — GOD.

gone, « gonichon » et « engonser ». — GNU.
gonse et « gosse ». — GUN.
gord. — GORT.
gouaille, et « gouailler », « gouailleur ». — GOV. 2.
goualer. — GOR 1.
gouanfre. — GOV 2.
goue, et « engouer », « engouement ». — GOV 2.
gouélan. — GOV 1.
gouèse, et, altéré, « goise », d'où « dégouéser » et « dégoiser ». — GOV 2.
gouje, grosse femme ou grosse fille, et « goujat ». — GOLB.
gouje, outil à lame creuse et à forme de bec. — GULB.
gousier et « gosier ». — GOV 2.
grave, et « gravelle », « gravier » etc. — GRAV.
grègue. — GREC.
grèque. — GREC.
grève, etc. — GRÈV.
guenipe. — GEN 2.
guenon, et « guenuche ». — GEN 2.
guètre pour **guiguètre.** — GIG.
guibe et **gibe,** crochet, harpon, engin de chasse; et « gibet. » « gibecer », « gibecière », « gibier ». — GIB.
guibe et **gibe,** jambe; « guibole », petite jambe; « guiber » et « giber », remuer les jambes (en poitevin et en saintongeais décocher un coup de pied, en parlant d'un cheval, d'un bœuf); « régiber », même sens; « guibelet » ou « gibelet », moustic, etc. — GIB.
guigue et **gigue,** « guiguette » et « giguette » (la première forme contractée en « guiette », au sens particulier de pièce en contrefiche dans une charpente), et « gigot » — GIG.
guimbarde. — GUIMB.
guimber, verbe équivalent de « guiber », dans « réguimber », dont la forme « régimber » a prévalu. — GIMB.

H

harnais pour **harnache,** et « harnacher ». — EIS.

I

if, et « ive », « ivette ». — IV.

J

jable pour **gable.** — GAB.
jabot pour **gabot,** et « jaboter » pour *gaboter. — GAB.
jambe pour **gambe,** etc. — GAMB.
jante pour **gante.** — GAMB.
jard pour **gard,** et « jardin » pour « gardin ». — GART.
jarre pour **garre,** et « jarret » pour « garret ». — GARS 1.
jars pour **gars,** mâle de l'oie. — GARS 3.
jate pour **gabate.** — GAB.
javelle pour **gabelle.** — GAB.
javelot pour **gabelot,** et « javeline » pour *gabeline. — GAB.
jobe pour **gobe,** et « jobard » pour gobard. — GOB.
joli pour **jolif,** « joliveté », « enjoliver » etc. — DEI.
joue pour **goude.** — GAV.
joug. — IUG.
jouvence, jeunesse, et « jouvenceau ». — IEU.

L

lague. — LAG.
laise, « alaiser » et « alaise ». — LAIS.
lampas, et « lamper ». — LAMP.
lance, « lancer ». — LANC.

lande. — LAND.
laper. — LAP.
lavre et **lèvre.** — LAB.
lice, palissade. — LEC.
lieue. — LEU.
lisière pour **laisière.** — LAIS.
lit. — LEG.
lucarne. — LEUC.
lue pour **lugue,** dans « berlue » pour « beslue ». — LEUC.

M

magot, sac d'argent. — MAG.
maille pour **maquille,** petit anneau, petite boucle de filet. — MAC 1.
maint. — MA 2.
manigance. — MAN.
manivelle. — MAN.
maquer, etc. — MAC 2.
maquerel et **maquereau.** — MAC 2.
maquiller, fréquentatif de « maquer », au sens de tacheter, de couvrir de taches ; et « maille », pour *maquille, petite tache. — MAC 2.
maraud. — MAR.
marc. — MARC 1.
marcher, etc. — MARC 1.
marcote. — MARC 2.
margotas. — MARG 1.
marguerie. — MARC 1.
marmite. — MARM.
marmoter. — MARM.
marne. — MARG 2.
mater, « matre », « matras » et « matraque ». — MA 1.
mauvais. — MAL 1.

menhir. — MEN.
mèque et **mèche;** « mégot » pour « mécot »; « émécher », etc. — MEC.
mésaise, et autres mots à préfixe « mes ».
mic; « mique » et « miche »; « miquet », « miquette » et contracté « miette », etc. — MIC.
min; « minet »; « mignon » pour *minion; « mignard » pour *miniard, etc. — MIN 1.
mine, visage; « minois ». — MIN 1.
mine, lieu d'où l'on extrait la pierre, aujourd'hui lieu d'où l'on extrait l'or, l'argent, etc. — MIN 2.
mioche. — MIC.
mouton. — MOL.
morve. — MORV.
mote. — MOT.
moue. — MOT.
muce, « se mucer ». — MUC.
mus; « musel » ou « museau »; « muser », « museler ». — MUS.

N

noue, sol gras et humide. — NAUD.
noue, goutière, tuile creuse, etc. — NOUC.

O

osier, altération de « ausier ».
ouche. — OLC.

P

paquet, etc. — PAC 2.
penne, « pennette » et « pennin ». — PENT.
pic, petit; « pichon », etc. — PIC 1.

pic, pointe, outil pointu, montagne pointue; « piquet », « piquer ». etc. — PIC.
pot, « pote », « potelé ». — POT.
puy pour **puich.** — PUCH.

Q

quai, altération de « cai ».
quêne pour **quesne,** altération de « caîne » pour « caisne ».

R

roc, « roche », « rocher », « rocaille », etc. — ROC.
rusque et **rûche.** — RUSC.

S

saie, et « sayon ». — SAG.
sapin. — SAP.
soc, et « soque ». — SU.

T

tailler, etc. — TAL.
tan, etc. — TAN.
taraire, « taraud », « tarière ». etc. — TAR.
taquer et **tacher;** « taque » et « tache », « taquet »; « attacher », etc. — TAC.
tassel et **tasseau.** — TAC.
tèquer, « tèque » (égaus à « taquer » et « taque » ou « tache »); « entéquer » ou « entiquer » et « enticher », envahir par une tache, envahir par une prédilection excessive. — TEC.
tiquer et **ticher;** « ticocher »; « entiquer » ou « enticher », exciter par des petits coups, mot distinct de « entiquer » ou « enticher » de l'article précédent. — TIC.
toquer. — TOC.

touquer et **toucher.** — TOC.
touiller pour **touquiller.** — TOC.
trâle pour **trasle.** — TRAD.
trie pour **tride.** — TRID.
truand pour **trugand.** — TRUG.

V

vassal, « vasselet » et contracté « valet ». — VAS.
vautre pour **vertrague.** — TRAG, en composition avec la particule « ver ».
velope, « développer », « enveloper », « envelope ». — VES.
venne et **vanne.** — VEG.
verne, « vergne », etc. — VER.
virer, « vire », « virole ». — VI.
vouge pour **vidouje.** — VID 1 et BI 1.